5e Année - N° 188 Le N° 0 $ 50 Jeudi 6 Avril 1944

# INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



*La pêche en rizière.*

(Bois gravé de Manh-Quynh)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

*Ne laissez pas vos capitaux improductifs*
*Donnez sans hésiter votre appui*
*au Gouvernement.*

*Souscrivez aux*

# BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

**TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %**

**BONS A UN AN**

*émis à 97 $ 50*
*remboursables*
*au pair à un an de date*

**BONS A TROIS MOIS**

*émis à 99 $ 50*
*remboursables*
*au gré du porteur*

| | | | |
|---|---|---|---|
| au pair | à | TROIS MOIS | de date |
| à 100 $ 60 | à | SIX MOIS | de date |
| à 101 $ 20 | à | NEUF MOIS | de date |
| à 102 $ | à | UN AN | de date |

*Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.*

*Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).*

# INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année - No 188 — 6 Avril 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

**Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"**
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

**ABONNEMENTS :**

Indochine et France :
Un an : **25 $ 00**, 6 mois : **15 $ 00**

Etranger :
Un an : **35 $ 00**, 6 mois : **20 $ 00**
Le numéro : **0 $ 50**

## SOMMAIRE

*Propos du Maréchal*, par R. BENJAMIN.

*Truong-vinh-Ky, dit Pétrus Ky, savant et patriote*, par D...

*Saison de l'Artisanat, de la Petite Industrie et des Arts appliqués. — La Semaine des Métaux*, par M...

*L'urbanisme et l'esthétique*, par G. PINEAU.

*Exposition des œuvres du peintre Sekiguchi, premier prix de Peinture de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.*

*S. E. Henri Cosme, ambassadeur de France au Japon, est de passage en Indochine.*

*Cartes anciennes. — La Mappemonde de Pétrus Plancius (1604)*, par P. M. B...

*Souvenirs. — Un milicien enlevé par un tigre à une patte*, par A. G...

*Lettre de Cochinchine*, par COLLINE.

**Abonnements :** *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

**Changements d'adresse :** *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

**Règlements :** *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.*

*Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.*

*Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# Propos du Maréchal

par R. BENJAMIN

*(Extrait de l'ouvrage "Les sept étoiles de France", Paris, 1942.)*

CE don qu'a le Maréchal d'aborder les êtres humainement, paternellement, de chercher avec eux familièrement la vérité, de la leur proposer tranquillement, puis de la leur rendre éblouissante, de les convaincre et de les épanouir, il l'a maintes fois montré au Conseil national, où il est venu à brûle-pourpoint demander à la commission qui siégeait qu'elle lui « permît » de se mêler un instant aux travaux en cours.

Façon charmante d'entrer en matière et qui touchait les conseillers ; mais le Maréchal leur prouvait tout de suite, par quelques paroles fermes et vraies, que ce n'était pas de sa part simple galanterie de forme.

« Messieurs, leur disait-il en leur donnant ses yeux, vous avez été choisis pour votre compétence. Je viens donc d'abord vous écouter, et d'abord essayer d'apprendre. »

Puis, comme en sourdine :

— Plus haute est la situation du chef, plus il éprouve le besoin de se renseigner.

Un léger sourire.

— Cela ne veut pas dire que, quand j'aurai compris et appris, j'approuverai toutes vos décisions. Primo, je réserve mon jugement. Venant du dehors, je puis apercevoir, dans un travail qui ne m'a ni absorbé ni fatigué, des faiblesses que les plus diligents à le perfectionner n'auront pas vues : ils sont trop près. Secundo, puisque je suis le chef, selon le jugement que j'aurai, je réserve l'exercice de mon autorité.

» Ainsi, je viens pour être aidé. Mais si je puis, je viens pour vous aider.

» Vous apportez ici la haute connaissance de votre métier. J'apporte peut-être une certaine connaissance des hommes.

» Vous m'expliquerez les difficultés de vos travaux, et moi j'oserai vous dire : « Messieurs, en décidant et en légiférant, surtout ne pensez pas qu'aux choses et aux intérêts matériels. Pensez d'abord aux hommes... C'est eux qui peinent, c'est eux qui sont toujours plus ou moins dans le désordre, c'est eux qu'il s'agit de soulager. Enfin, c'est pour eux que vous êtes ici : les bonnes lois sont protectrices et éducatives. N'oubliez jamais que vous êtes des Français. Nous ne referons la France qu'en lui rendant ce qu'elle eut de plus grand : le sens humain de la vie... Si dans vos recherches, vous ne voyez pas clairement les visages des hommes qui attendent de vous aide et protection, cherchez mieux, travaillez... plus humainement. Je veux dire : ne vous contentez pas d'exercer votre intelligence. Vous ne trouverez l'âme d'autrui qu'en faisant appel à la vôtre ».

» Et maintenant, j'en ai trop dit : travaillez, messieurs, comme si je n'étais pas là. »

Comme s'il n'était pas là ! Les conseillers se sentaient dominés, en même temps qu'entraînés ! Il domine parce qu'il force l'admiration ; et l'admiration soulève et enlève ses auditeurs.

C'est ainsi qu'en 1917 il a sauvé la France.

Il a été méthodique et lumineux, comme il est au Conseil national. Il a visité quatre-vingt-dix divisions en quatre-vingt-dix jours.

Dans chaque division, il voyait le matin les officiers supérieurs. Il leur disait avec sévérité :

— Messieurs, vous n'avez sûrement pas fait tout votre devoir vis-à-vis de vos officiers et de vos sous-officiers.

Puis il passait aux officiers, et s'adressant à leur loyauté, il demandait brièvement :

— Messieurs, avez-vous fait votre devoir vis-à-vis de ceux que vous commandez ?

L'après-midi, il voyait les soldats. Il leur parlait avec tristesse :

— Je vous laisse me dire vous-mêmes si vous avez fait votre devoir, votre devoir d'hommes.

Il ajoutait après un temps :

— Comment dans ce cas n'auriez-vous pas contraint, par votre tenue et vos mérites, vos chefs à être ce qu'ils devaient ?

Après quoi, il réunissait officiers supérieurs, officiers et soldats, et il s'adressait à tous, confrontant leurs sentiments les plus vrais, les plus profonds, jusqu'à ce qu'il vît des larmes dans tous les yeux.

— Alors, disait-il, c'est que l'union était faite... »

Romier l'a dit : c'est un Roi.

Encore faut-il distinguer et préciser : il est des rois faits pour la guerre, tandis que cet homme de guerre, avec la force, apporte la paix ; la souveraine, la royale paix. Et cela à l'heure des tueries monstrueuses, pendant que l'humanité se ruine, que le monde entier est à feu et à sang, que la poésie des choses les plus précieuses est massacrée, que les lieux qui semblaient des refuges sont devenus l'enfer, que les îles de beauté sont écrasées de bombes, que c'est chaque jour un engloutissement de vies humaines dans la terre et la mer.

Le Maréchal au milieu de cette tourmente affreuse, fait ce qu'il peut. Il résiste là où il est. Il ne se laisse pas démonter par l'immensité de la tâche. Dans la journée, ne soulagerait-il qu'un corps, n'apaiserait-il qu'une âme, il trouverait, en la finissant, qu'il ne l'a pas perdue.

Les gens nerveux ne cessent de demander :

« Qu'est-ce qu'il pense des Allemands ? Qu'est-ce qu'il pense des Anglais ? »

Il pense... qu'il a signé un armistice pour que tout le pays ne soit pas écrasé, qu'il est lié, que ce n'est pas lui qui peut pour le moment mener la politique internationale, qu'il n'a qu'un devoir : sauver la France, en la soignant, en la pansant, en lui rendant l'honneur.

Alors qu'on était enfoncé dans des ténèbres sanglantes, c'est lui qui, parmi les décombres, a ramassé d'une main pieuse la lanterne de la civilisation — un poète dirait le flambeau, ce n'est bien qu'une lanterne —, et quoiqu'elle fût toute disloquée, il a réussi à la rallumer. Elle brûle d'une flamme bien faible encore, mais il a confiance, il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la couve, il lui semble qu'elle éclaire un peu mieux tous les jours. Il pense secrètement qu'elle peut devenir la grande lumière de la paix, et que quand les nations malheureuses, à bout de souffle, gémissant sur leurs ruines, chercheront une dernière lueur... pour essayer quand même d'espérer, c'est vers elle qu'elles se tourneront.

Voilà son rôle, le plus beau de tous.

Cette puissance de paix, je ne l'ai jamais mieux sentie qu'un soir d'été, où il m'a emmené dîner à la campagne. Le paysage baignait dans le silence ; et le Maréchal avait l'air du dieu du paysage.

Il avait loué à cinq kilomètres de Vichy une maison sage, où chaque soir, il venait, disait-il, retremper son esprit. Il me la présenta comme une amie vivante. Il dit : « L'aimez-vous ? ». Il était heureux de la retrouver. Il lui parlait en arrivant.

Cette demeure résume assez bien la vie française aux heures heureuses : elle a de la bonhomie, de la modestie, et ce rien de charmante imperfection où se marque la main émue des artisans. C'est une belle maison humaine, avec un toit bien posé, une tour solide, une large terrasse, et une douve où l'esprit le plus terre à terre rencontre encore le ciel.

Nous étions penchés sur l'eau, lorsque deux petites filles toutes petites, les enfants du docteur Ménétrel, arrivèrent en courant :

« Ah ! ah ! dit le Maréchal, mesdemoiselles Catherine et Sophie, bonjour !

Au bout d'une ficelle, elles traînaient une boîte de conserves.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit le Maréchal affectueusement.

— Des confitures, lui dit Catherine négligemment.

— T'occuperais-tu du ravitaillement ? dit le Maréchal d'une voix plus grave. Je serais heureux de le confier à ton innocence. Accepterais-tu cette charge ?

— Oh ! non !

— Tant pis ! dit le Maréchal sans se décourager. Et Sophie ?

Sophie ne dit rien, mais se sauva en courant. Elle était tellement au bord de la douve que le Maréchal s'écria : « Eh ! là ! Eh ! là ! » et courut aussi. Il la saisit par sa robe ; elle poussa des cris ; il dit posément sans la lâcher :

— Tu as une trop belle robe pour tomber à l'eau.

Le Maréchal venait de la rattraper comme l'opinion publique, qui est aussi puérile, en étant moins agréable.

— Venez maintenant, me dit-il avec satisfaction, voir mon potager.

Ce potager était à deux pas, dans l'or du couchant. Un jardinier y travaillait, doré comme les légumes.

— Qu'est-ce que vous faites à mes pommes de terre ? demanda le Maréchal.

— Monsieur le Maréchal, j'arrache les mauvaises herbes, dit le jardinier.

Le Maréchal murmura :

— C'est le même métier que moi.

Puis tout haut :

— Il faut que je vous montre le fumier que j'ai acheté.

Par la main il tenait Sophie, qui, comme on ne l'appelait plus, était revenue le trouver.

— Sophie, dit-il lentement, chaque fois qu'un philosophe te dira avec dégoût : « Dire que pour obtenir des fleurs, il faut du fumier ! » réponds-lui avec grâce : « Quel miracle que le fumier... nous aide à faire des fleurs ! ».

Il ajouta :

— As-tu compris ?

Et Sophie, qui n'avait jamais été plus jolie, dit comme Catherine, en se balançant :

— Oh ! non !

Le dîner fut un repos délicieux, parce que la lumière était douce (quelle bénédiction que l'été avec ses longs jours qui nous allongent la vie !) parce que aussi tous les sujets qui furent abordés, le Maréchal les marqua de sa clairvoyance tranquille, digne de cette lumière-là. De sa clairvoyance et de sa souplesse. Il est plus jeune que les jeunes, parce qu'il se conforme à tous les mouvements de la vie. Il l'aborde toujours librement, en sachant la complexité de la création. Il n'est jamais dérouté par l'imprévu, même et surtout quand cet imprévu s'appelle la méchanceté. Le docteur Ménétrel, vif et gai, appuya sur ce fait que nous avions encore dans l'Université de nombreux petits maîtres dissidents, qui, pour jouer aux esprits forts, combattaient de tout leur cœur la politique du Maréchal.

« Heureusement, ils ne savent pas, dit-il, que j'ai reçu ce matin même une lettre d'un chef marocain — il faudra que je vous la montre, monsieur le Maréchal, elle est pittoresque — où dans son style imagé, il vous salue « vous et les bons maîtres de l'Université » ! Et il écrit : « Honneur au grand lion et à ses lionceaux ! »

« Lionceaux ? reprit paisiblement le Maréchal qui mangeait un fruit et ne leva pas la tête. Il tombe bien.

Il baissa la voix :

— Plus sots que lions !

Ce fut une minute de gaieté, puis le silence s'établit, comme il arrive quand on découvre la vérité d'une drôlerie. Et je crois que c'est à cette minute-là que le soleil disparut. Nous devînmes tous pâles, mais le ciel était triomphant. Alors, le Maréchal dit d'une voix parfaitement égale, qui ne laissait aucun mot en demi-teinte :

— Il faudra que je me décide à devenir sévère pour le corps enseignant.

— Sévère et juste ! fit le docteur Ménétrel. A nous l'avenir ! »

On se leva de table, et on passa sur la terrasse.

Comme l'air fraîchissait, le Maréchal s'enveloppa d'une grande cape de berger, une belle cape de laine brune, dont on lui fit cadeau lors du voyage à Tarbes. Et dans la sérénité du soir, comme personne ne parlait, il demanda à un capitaine de vaisseau qui venait de dîner avec nous, quelques détails sur la bataille de Dunkerque, « à laquelle il avait assisté, n'est-ce pas ? »

— Oui, monsieur le Maréchal, répondit cet officier, qui en quelques phrases timides expliqua le drame brièvement.

Le Maréchal demanda :

— Mais alors... si je comprends bien..., vous avez coulé ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Ah ! bien entendu, monsieur le Maréchal, reprit-il, en faisant sa figure la plus aimable.

Quelqu'un demanda avec émotion :

— Comment s'appelait votre bateau, commandant ?

— Le « Foudroyant », monsieur.

C'est sur ces mots qu'on entendit des cris de joie, et qu'on vit reparaître Mlles Catherine et Sophie, qui avaient bien dîné, refusaient de se coucher et voulaient se faire câliner par le Maréchal.

Le Maréchal les prit sur ses genoux, dans sa cape, et elles devinrent tout à coup abandonnées et rêveuses, comme si elles prévoyaient dans leurs cervelles de petites filles, que plus tard, devenues femmes, elles essaieraient, le cœur battant, de se rappeler cette minute-là.

Le Maréchal demanda :

— Quel âge as-tu maintenant, Catherine ?

Catherine leva le nez et répondit :

— On ne peut pas savoir. Cela change tout le temps !

Le Maréchal qui ne rit presque jamais, qui se contente de sourire, cette fois éclata de rire :

— Catherine, tu l'emportes sur tous les philosophes ! Tu es plus drôle qu'eux tous. Tu mérites une récompense. J'ai pensé à toi et à Sophie tantôt, en recevant une délégation de pâtissiers !

Les petites filles, sérieuses, ne bronchèrent pas.

Alors, il se tourna vers nous :

— Ils apportaient un projet de charte.

Et comme en confidence :

— Je me suis aperçu en les écoutant... que j'aimais encore les gâteaux... et la vie.

Ah ! l'admirable aveu ! En est-il un plus beau de la part d'un chef d'Etat ? Il n'y a qu'en aimant passionnément la vie qu'il peut en redonner, comme il fait, à ce pays qui faillit mourir.

Nous restâmes un long temps silencieux. Le paysage le fut comme nous. A cet instant où la nature se recueille, on eût dit que dans l'air apaisé s'établissait autour du Maréchal une grande attention des choses, à l'instar des gens.

Au premier plan d'une plaine encore dans la lumière, des arbres en bouquet formaient une sombre masse, sur laquelle trois chevaux blancs se découpaient en note glorieuse comme dans une scène antique. C'était un Poussin transposé dans la vie. Le Maréchal devant cette noblesse, redit son rêve de rendre à la France ses « provinces », et de mettre à la tête de chacune un chef, ayant une âme de « grand seigneur »...

Nous le regardâmes : il venait de se définir.

C'est dans la poésie du crépuscule que se perçoit le mieux la majesté du Maréchal. On dirait que par son calme il s'impose à toutes choses ; et que les choses lui répondent en s'ordonnant en paix ; en sorte que l'ombre claire du jour qui s'achève paraît le rayonnement même de la sagesse de son âge.

Comme tout dans le soir est vaste, personne ne fut surpris que le docteur Ménétrel rappelât le mot d'un ministre ardent, qui disait : « Ah ! monsieur le Maréchal, je voudrais tous les jours vous voir faire de grandes choses ! ».

Mais comme à l'heure du repos tout devient simple et juste, nous nous sentîmes comblés quand le Maréchal reprit :

— Je n'ai l'intention que d'en faire de petites... avec continuité. »



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# Truong-vinh-Ky, dit Pétrus Ky, savant et patriote

par D.

DE tous les lettrés annamites de culture moderne, Pétrus J. B. Truong-vinh-Ky compte, sans nul doute, parmi les plus grands. Par sa simplicité et son désintéressement, par son immense labeur et sa forte érudition, par sa vie toute de sacrifice et de dévouement à la chose publique, Pétrus Ky mérite certainement de servir d'exemple aux jeunes générations. Il paraît donc utile et intéressant d'étudier, dans ses grandes lignes, la pensée de ce savant Cochinchinois, afin de pouvoir y puiser une leçon de courage et d'activité dans les circonstances difficiles que nous traversons.

***

SA VIE. — Truong-vinh-Ky eut une jeunesse particulièrement mouvementée, pleine de vicissitudes et de malheurs, qui n'a pas contribué pour peu à la formation de son âme et à la trempe de son caractère. Il est né le 6 décembre 1837, sous le règne



*Pétrus Ky.*

de Minh-Mang, au village de Cai-môn, dans la province de Vinh-long. Il n'avait pas encore neuf ans, quand son père, Truong-chanh-Thi, mandarin militaire en service à Phnom-penh, mourut en service commandé, loin du pays natal. Sa mère, Nguyên-thi-Châu, le confia alors à un missionnaire français connu sous le nom de Père Long ; mais, le pauvre orphelin ne put rester sur place ; afin de faire ses études, il dut suivre son précepteur, qui, pour échapper aux persécutions fréquentes dirigées contre les chrétiens, erra de pays en pays, à travers mille peines et mille morts, pour s'établir finalement au Cambodge, à Ponhea-lu puis à Pénang. Dans le séminaire des Missions étrangères de Pénang, de 1852 à 1856, Pétrus Ky mena de front avec un rare bonheur l'étude de plusieurs langues : le grec, le latin, le français, l'anglais, le japonais, l'hindoustani, le siamois, le cambodgien, le laotien.

Après six années d'études, Pétrus Ky devait, comme ses camarades séminaristes, quitter Pénang et retourner près de sa famille, afin de décider, en toute indépendance, s'il « convenait ou non d'aborder le sacerdoce ». N'ayant pas de vocation religieuse, il déclara alors avec franchise et droiture, renoncer à l'état ecclésiastique pour revenir vivre auprès de sa vieille mère.

En 1860, Mgr Lefebvre le présente au capitaine de frégate Jauréguiberry, qui le nomme interprète auprès du Père Croc, des Missions étrangères. C'est à partir de cette date capitale, qu'il a l'occasion de mettre au service des deux pays : la France et l'Annam, toutes les ressources de son intelligence et toutes les forces de son caractère. Jusqu'à son dernier souffle, il ne cessera, à aucun moment, de se dévouer corps et âme à la cause franco-annamite, au rapprochement des deux pays et des deux civilisations, convaincu qu'il était de l'action bienfaisante et éclairée du Protectorat. Un événement particulièrement important vient encore fortifier sa conviction et sa foi : en 1863, il se rend en France, à la suite de Phan-thanh-Gian, ambassadeur extraordinaire de l'empereur Gia-Long. Après avoir vu les Tuileries et la brillante cour de Napoléon III, il visite les grandes villes de France, où il a l'insigne privilège de faire la connaissance d'illustres écrivains et de grands hommes politiques comme Littré, Renan, Victor Hugo, Duruy, Paul Bert. Il effectue également un voyage en Espagne et en Italie ; partout où il passe, il conquiert la sympathie et l'estime de son entourage par la finesse de sa culture, la précision de sa parole et la simplicité de son caractère .

De retour dans son pays, il mène une vie particulièrement active. Tour à tour professeur et directeur du Collège des Interprètes à Saigon, chargé de la publication des documents officiels en langue annamite, professeur au Collège des Administrateurs stagiaires, il remplit sa tâche avec flamme et distinction, tout en composant un grand nombre de livres classiques et d'ouvrages documentaires. L'exercice de ses fonctions est seulement interrompu en 1876, par son voyage au Tonkin (1), où il est envoyé en mission par le Gouvernement de la Cochinchine, afin d'être renseigné sur l'état d'esprit de la population. Mais, Pétrus Ky ne joue son rôle d'homme politique et ne donne toute sa mesure sous ce rapport qu'avec l'établissement du Protectorat français en Annam et au Tonkin, et la nomination de Paul Bert en qualité de Résident général de France. Voulant mettre à la cour de Hué un observateur, à la fois capable d'éclairer le représentant de la France, et d'user de prudence et de persuasion vis-à-vis du Gouvernement annamite, Paul Bert, qui a conservé le meilleur souvenir du lettré entrevu en 1863, fixe son choix sur Truong-vinh-Ky. Aucun travail ne convient mieux à Pétrus Ky que ce rôle particulièrement délicat de trait d'union. En fait, ce lettré qui, en dépit de sa formation moderne reste profondément annamite, et qui croit sincèrement à la nécessité d'une ré-

(1) Voir notre numéro 60 du 23 octobre 1941 : « le Tonkin en 1876 », par TRUONG-VINH-KY.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

forme du pays sous la protection de la France remplit sa nouvelle mission avec conscience, compétence et dignité.

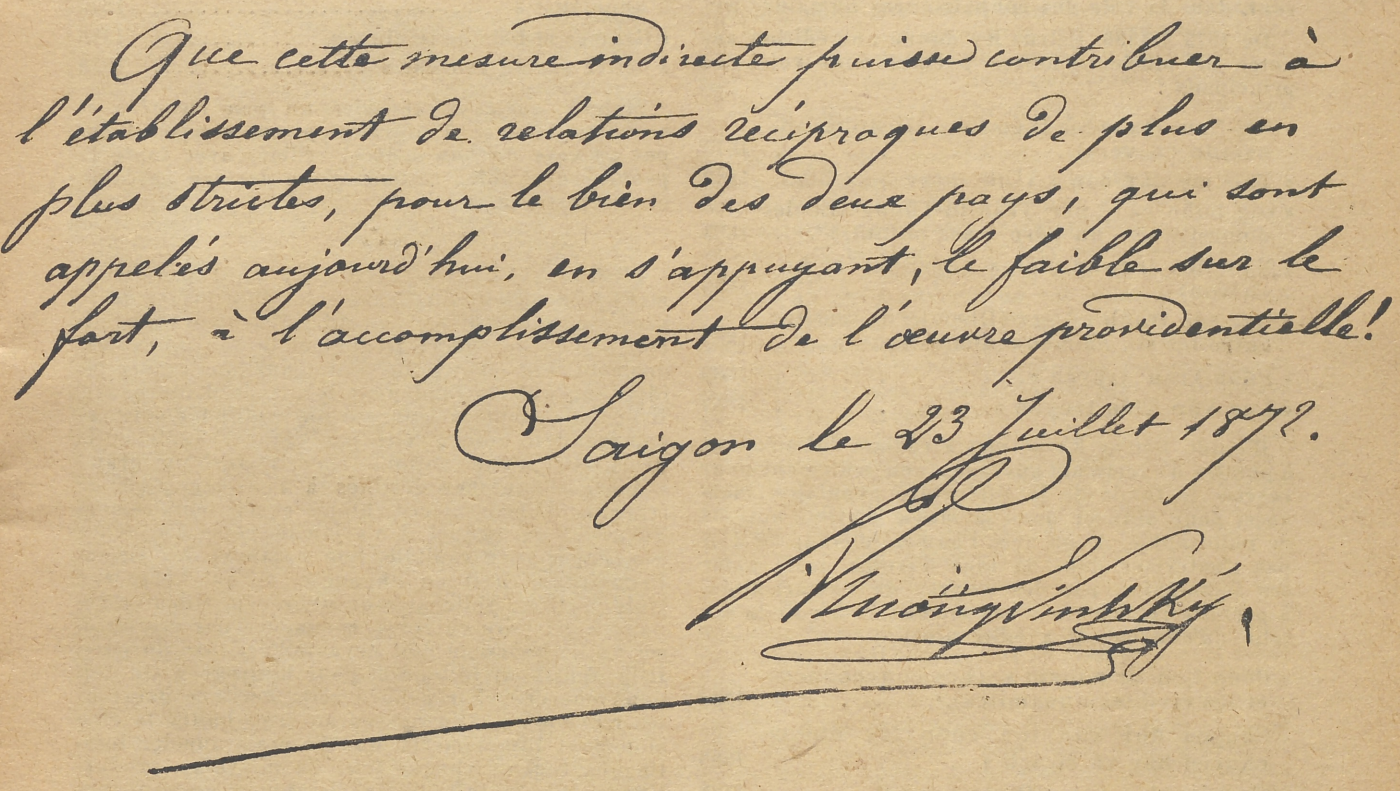
Malheureusement, le 11 novembre 1886, la mort de Paul Bert le laisse profondément accablé, et marque, en même temps, la fin de sa carrière politique. L'absolue confiance que lui a témoigné Paul Bert, a déchaîné autour de lui, tant de jalousie qu'il se sent bientôt vivre dans une atmosphère de méfiance et d'hostilité. Souriant à ces mesquineries qu'il supporte avec courage et dignité, mais ne voulant pas engager la lutte contre ceux-là même à qui il veut du bien, il préfère se retirer de la vie politique, pour aller vivre dans sa paisible maison à Cho-quan, partageant son temps entre les études et la vie en famille...

Le 1er septembre 1898, il s'éteint doucement, en homme sage, qui a donné le meilleur de lui-même à ses compatriotes, qui accueille la mort comme le soir d'un beau jour.

***

LE LETTRE. — Truong-vinh-Ky eut des connaissances tellement étendues et variées, et fit preuve d'une telle activité, qu'on est surpris et déconcerté par la puissance de son travail, et le nombre considérable des ouvrages qu'il a composés. Le voyageur anglais J. Thomson, qui l'a vu à Saigon, a écrit dans ses « Dix ans de voyages dans la Chine et l'Indochine » : « M. Pétrus Ky avait fait ses études au Collège romain de Pénang, et je n'oublierai jamais la surprise que j'éprouvai lorsque je lui fus présenté. Il m'adressa la parole en très bon anglais, avec un léger accent français, et en français il ne parlait pas avec moins de pureté et d'élégance. L'espagnol, le portugais, l'italien lui étaient familiers, aussi bien que les langues de l'Orient ; c'est à ce savoir extraordinaire qu'il devait la haute position qu'il occupait. Un jour que je lui rendis visite, je le trouvai travaillant à une « Analyse comparée des principales langues du monde », ouvrage qui lui avait déjà coûté dix ans de labeur. Il avait autour de lui une collection de livres rares et précieux qu'il avait recueillis, partie en Europe et partie en Asie. Dans le cours de la soirée, un des missionnaires de Cholon vint se joindre à nous, et quand je partis, je les laissai tous les deux discutant en latin quelque point de théologie... ».

Dans presque toutes ses œuvres littéraires, Pétrus Ky semble constamment préoccupé par le même et unique souci : rechercher, pour la mettre à jour, l'œuvre littéraire de l'Ancien Annam, ce trésor qui porte le reflet de la vie des ancêtres et l'âme même de la Patrie. Guidé par ce principe, il commence modestement par se faire éditeur de textes ; il s'attache à déchiffrer les vieux manuscrits rédigés en chu nôm (1) par les plus grands écrivains d'autrefois, afin de donner des transcriptions correspondantes en quôc-ngu. Et c'est lui qui, en 1878, publie le premier texte en annamite du « Kim Vân Kiêu », avec des notes explicatives, un résumé succinct du sujet en prose, et un avant-propos en français dont nous croyons utile de reproduire,



*Autographe de Pétrus Ky.*

(1) Ecriture démotique dérivée des caractères chinois qui servait, avant l'invention du quôc-ngu, à la transcription du langage national.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ci-après, quelques passages :

« Le poème que nous publions en quôc-ngu est celui qui est dans la bouche de tous les Annamites, hommes comme femmes, garçons comme filles. Il est le plus estimé, le plus goûté des lettrés, des illettrés et même des femmes, à cause de la morale qu'il renferme, si bien expliquée, si heureusement présentée sous tous les rapports, si justement appropriée à toutes les circonstances de la vie humaine...

» Nous avons mis toute notre attention à en faire une transcription rigoureuse ; et l'orthographe précise que nous avons observée dans les accents comme dans les finales des mots pourra profiter, nous l'espérons, à ceux qui poursuivent l'étude et la connaissance du quôc-ngu, cette forme du langage écrit nouvelle encore bien que comptant plus de deux siècles et demi d'existence, et destinée à faire marcher rapidement ceux qui s'y adonneront, dans la voie des connaissances humaines. »

De 1875 à 1889, Pétrus Ky donne une édition annotée de plusieurs autres poèmes dont voici les principaux :

« Đại-Nam Quốc-Sử Diễn-Ca » (Histoire annamite en vers) . . . . . 1875
« Thơ mẹ dậy con » (Une mère à sa fille). 1882
« Gia huấn ca », par Trần-hi-Thăng (Ecole domestiqne : un père à ses enfants) . . 1883
« Ngư tiều trương diêu » (Pêcheur et bûcheron) . . . . . 1885
« Lục súc tranh công » (Dispute de mérites entre les six animaux domestiques) . . 1887
« Phan-Trần truyện ». . . . . 1889
« Lục Vân Tiên truyện ». . . . . 1889

Bientôt, Pétrus Ky se met à rédiger lui-même et à publier d'excellents ouvrages, non seulement pour révéler le fonds de la littérature populaire, mais aussi pour diffuser dans la masse d'utiles notions de philosophie. A son avis, l'homme d'étude ne doit pas s'enfermer dans sa tour d'ivoire, mais aider ses semblables, par des œuvres de vulgarisation, à prendre conscience d'eux-mêmes, et à voir la vie telle qu'elle est. Il a édité ainsi :

« Phép lịch sự annam » (Les convenances et les civilités annamites). . . . . 1883
« Chuyện đời xưa lựa chọn lấy những chuyện hay và có ích » . . . . . 1886
« Chuyện khôi hài » (Passe-temps) . . . 1888
« Kiếp phong trần » (Evénements de la vie) 1885
« Cờ bạc nha phiến » (Des jeux de hasard et de l'opium), en prose et en vers . . 1885

Traditionnaliste convaincu et profondément patriote, Pétrus Ky est naturellement amené à étudier le passé du pays d'Annam. Or, depuis la conquête de la Cochinchine, toutes les histoires qu'on a publiées du Viêt-Nam étaient fondées soit sur les livres chinois, soit sur le « Gia-Dinh Thông-Chi » ou d'autres ouvrages de valeur médiocre. Voulant réagir contre cette vieille méthode qui engendrait nécessairement des lacunes, Pétrus Ky n'hésite pas à utiliser les données si nombreuses et si précises fournies par les Annales annamites ; et il rédige son Cours d'histoire. Son livre, bien composé et bien écrit, contient de précieux documents sur l'état économique et social de l'Ancien Annam. Pétrus Ky trace des tableaux et des portraits particulièrement vivants ; il met également en relief le rôle des grands rois et des grands mandarins, leur habileté à sortir des situations les plus dangereuses, leur souplesse et leur énergie. Il ne croit pas aux prétentions de l'histoire scientifique absolue ; il fait la part de l'imagination ; il excelle dans l'évocation du passé, brossant de grandes fresques d'ensemble, où l'exactitude des événements s'allie sans effort au pittoresque des détails.

L'esprit curieux et universel de Pétrus Ky aborde également des études agricoles et industrielles :

« Lettre sur les fourmis rouges et les fourmis noires », publiée dans le Bulletin du Comité agricole et industriel de la Cochinchine . . . . . 1868
« Lettre sur les bambous et rotins de Cochinchine » . . . . . 1873
« Notes sur les diverses espèces de bateaux annamites » . . . . . 1875
« Graines et bois de teinture » . . . . . 1876
« Lettre sur le rau câu » . . . . . 1876

Malgré quelques théories un peu risquées et certaines lacunes d'information, ces exposés frappés au coin du bon sens et rédigés avec toute la probité désirable, restent d'une lecture agréable et intéressante.

***

L'EDUCATEUR. — Pétrus Ky n'est pas seulement le directeur du Collège des Interprètes ou le professeur du Collège des Administrateurs stagiaires, il possède encore le goût et le don de l'enseignement. Loin d'être un savant qui jongle avec les idées, ou qui apprend pour le plaisir d'apprendre, il éprouve pour la jeunesse un profond amour, et comprend le rôle qu'elle joue dans l'avenir et la prospérité d'une nation. Il écrit ainsi un grand nombre d'ouvrages destinés à l'enseignement du français, des caractères chinois et particulièrement du quôc-ngu, auquel il n'a jamais cessé d'attacher une importance capitale. Son « Manuel des Ecoles Primaires », écrit en annamite, et qui comprend trois parties : Syllabaire du quôc-ngu, Histoire annamite, Histoire chinoise, commence par ces phrases : « Le quôc-ngu doit devenir l'écriture du pays. Il le faut pour le bien et pour le progrès. On doit donc chercher à répandre cette écriture par tous les moyens ; et l'on ne saurait trop imiter la Mission dont l'Imprimerie, que j'oserais appeler infatigable, fournit chaque jour de nouvelles productions ». Ses autres livres classiques ne sont pas moins remarquables :

« Abrégé de grammaire annamite » . . . 1867
« Grammaire de la langue annamite » . . 1883
« Guide de la conversation annamite ». . 1882
« Mẹo luật dạy học tiếng Pha-Lãng-Sa » . 1869
« Thầy trỏ về luật, mẹo lắt léo tiếng Pha-Lãng-Sa » . . . . . 1883
« Petit dictionnaire français-annamite » . 1884
« Vocabulaire annamite-français » . . . 1887
« Cours pratique de caractères chinois » . 1875
« Tam thiên tự giải âm » . . . . . 1887
« Sơ học vấn tâm ». . . . . 1884
« Huấn mông khúc ca » . . . . . 1884

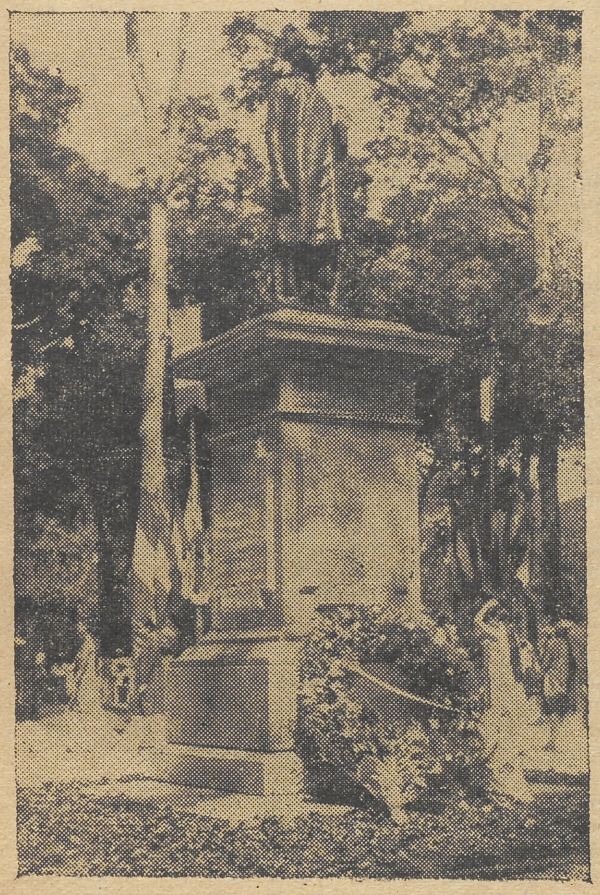
Tous ces ouvrages, composés de main de maître, s'imposent par la clarté de l'exposition et la netteté des documents.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pénétré de la noblesse de sa mission, Pétrus Ky n'oublie pas non plus qu'il a charge d'âmes ; il a, au plus haut point, le souci des préoccupations morales. Loin de planer dans les nuages, au-dessus de la sévère réalité, il se mêle à la vie de ses compatriotes, les invitant à discuter, à réfléchir, leur citant souvent cette phrase contenue dans « l'Invariable Milieu » de Confucius : « On ne peut pas s'écarter de la loi morale même un instant ; si l'on pouvait s"en écarter, elle ne serait plus la loi morale ». Dans le même but d'instruire et d'éduquer il entreprend la traduction de plusieurs livres chinois :

« Tam tự kinh ». . . . . 1887
« Trung dung » ou « Invariable Milieu » . 1889
« Minh tâm bảo giám » (Le précieux miroir du cœur). . . . . 1891-1893

⁂



*Le monument élevé à la mémoire de Pétrus Ky à Saigon, boulevard Norodom.*

L'HOMME POLITIQUE. — Qu'il soit professeur à Saigon, publiciste enfermé entre les quatre murs de son bureau ou mandarin à la cour de Hué, Pétrus Ky n'a cessé de travailler au rapprochement franco-annamite. Il compte parmi ces tout premiers Indochinois qui ont compris la nécessité d'une politique de franche collaboration. Servir la France, c'est donc pour lui servir la cause de l'Annam, et prouver son dévouement à ses compatriotes. Dans une lettre à un de ses amis français, Stanislas Meunier, il écrit ces mots, qui semblent indiquer la raison d'être de presque toutes ses œuvres littéraires : « Je ne pouvais que servir d'intermédiaire entre les deux peuples qui venaient de se rencontrer en Cochinchine. Je ne pouvais que permettre à ces deux peuples de se comprendre et de s'aimer ; aussi ai-je continuellement traduit de l'annamite en français et du français en annamite, persuadé que derrière le langage, derrière les mots, passeraient un jour les idées, et bientôt pour nous, l'initiation à votre belle civilisation... ».

Mais, pour bien saisir l'esprit d'observation et la clairvoyance de cet homme de génie, il suffit, peut-être, de lire ces quelques passages extraits d'un rapport mémorable qu'il adressa, le 28 avril 1876, à l'Amiral Duperré, Gouverneur de la Cochinchine : « J'ai beaucoup causé avec les principaux fonctionnaires, et j'ai constaté que presque tous sont dégoûtés de leur position, à cause de l'obligation où ils sont de suivre servilement des usages surannés, contraires à la marche pratique des idées de progrès et aux relations avec les étrangers. Ces nouvelles idées, la cour voudrait les adopter, mais elle paraît impuissante ; et toute sa bonne volonté est annihilée par l'influence toute prépondérante de certains personnages obstinés et fort ennemis des doctrines politiques nouvelles.

» D'un autre côté, cependant, il ne manque pas d'hommes intelligents, d'administrateurs capables qui sentent bien que le salut est dans une révolution de la politique du Gouvernement, et qui luttent de toute la force de leur conviction et de leur autorité pour faire incliner dans leur sens la politique de la cour. Jusqu'à ce jour, ils ont été les plus faibles. Pham-phu-Thu, que la crainte qu'il inspire au parti adverse de ces idées politiques a fait envoyer au Tonkin, Pham-phu-Thu, dis-je, et d'autres ont écrit, je le sais, à la cour pour demander des modifications, proposer des mesures et des réformes plus conformes et plus appropriées que les vieux errements de l'Administration annamite, à l'état actuel des choses. Des ministres même ont insisté dans un sens analogue. Mais le Roi, dominé par le Conseil et dans la crainte peut-être de s'écarter des principes de la constitution du royaume, a d'abord hésité, puis a fini par ne pas prendre ces démarches en considération...

» ... « Comment faut-il se conduire à l'égard des Français pour en tirer tout le parti possible ? » m'a-t-on demandé. « Messieurs, ai-je répliqué, vous êtes tous convaincus qui si le Gouvernement français avait voulu s'emparer du pays, il y a longtemps qu'il l'aurait fait et avec une facilité indiscutable. Vous reconnaissez donc que vous êtes faibles, tellement faibles que vous avez besoin de l'aide de quelqu'un pour vous relever. Eh bien ! vous n'avez qu'à avoir confiance en vos illustres alliés et à vous appuyer sincèrement sur eux pour vous relever, mais franchement, sans arrière-pensée, sans secrète combinaison, leur donner les deux mains, et non pas en livrer une et réserver l'autre... »

Durant toute son existence, Pétrus Ky a peiné, souffert et lutté pour la grandeur de l'Annam et le progrès de ses semblables. Ce Cochinchinois d'élite, entièrement formé à l'école française, cet être de génie qui parlait plus de vingt langues et qui a composé une centaine de livres de toute nature, ce savant doublé d'un patriote, a toujours vécu modestement, sans jamais oublier son pays d'origine. Ne mérite-t-il pas d'être considéré comme un de ces hommes-guides, qui éclaire la route de l'avenir ? (1)

(1) Rappelons que Pétrus Ky est le propre père de M. Nicolas Truong-vinh-Tong si honorablement connu en Cochinchine. (Voir notre numéro 51 du 21 août 1941).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*SAISON DE L'ARTISANAT, DE LA PETITE INDUSTRIE ET DES ARTS APPLIQUÉS*

# LA SEMAINE DES MÉTAUX

par M.

Les difficultés que rencontrent les organisateurs de la Saison s'aggravent de jour en jour ; les derniers bombardements qui ont provoqué de nombreuses coupures du Transindochinois ont, en effet, rendu impossible le transport des collections rassemblées en Cochinchine et dans le Sud-Annam ; de ce fait un certain nombre de semaines prévues au calendrier de la Saison devront être supprimées.

Néanmoins, pendant le mois de mars, du 16 au 26, la semaine des Métaux a été présentée au public dans la salle de la rue Paul-Bert (1).

C'est certainement une des branches de l'artisanat qui s'est le plus développée depuis la guerre. C'est à juste titre que Gourou, dans son livre sur le delta du Tonkin pouvait écrire, vers 1935, que l'économie indochinoise en était encore à « la période du végétal » puisqu'à cette époque le marché intérieur était presque uniquement alimenté, en articles métalliques, ustensiles, outils et machines, par la Métropole ou l'étranger.

L'arrêt des importations a stimulé la production locale et un grand nombre d'artisans se sont lancés dans la fabrication des objets en métal de première nécessité qui, une fois les stocks épuisés, faisaient défaut. A vrai dire, cet essor s'est trouvé freiné par de multiples difficultés d'ordre général, dont certaines ont été, tout au moins partiellement, surmontées alors que d'autres ne peuvent aller qu'en s'aggravant au fur et à mesure que la guerre se prolonge.

Parmi ces dernières, il faut citer la pénurie de matières premières. Bien que possédant sur son sol des gisements de fer, étain, wolfram, zinc, galène, etc., l'Indochine ne traitait guère avant 1939 pour en extraire le métal que le minerai de zinc dans la fonderie de Quang-yên, qui a continué à alimenter le marché au cours de ces dernières années. En septembre 1942 un haut fourneau, qui assure tant bien que mal le ravitaillement en fonte de la Fédération, a été monté au Tonkin et un petit convertisseur a été mis en marche au début de 1943, mais la production d'acier est loin de pouvoir satisfaire à la demande ; enfin deux installations pour le traitement du minérai d'étain sont actuellement en activité.

Pour la plupart des métaux usuels, tels que le fer, l'acier, le cuivre, le plomb, l'aluminium, l'Indochine reste donc tributaire de l'étranger ; or ses stocks provenant soit de l'importation, soit de la récupération des déchets commencent à s'épuiser et la possibilité de leur renouvellement est de plus en plus problématique.

Sans qu'il y ait lieu de dramatiser la situation, on voit donc que l'avenir pour les corps de métier qui travaillent les métaux est assez sombre ; mais la menace latente d'asphyxie qui pèse sur les entreprises indochinoises ne les a pas empêchées de se lancer résolument dans la fabrication des articles de remplacement.

L'exposition de la rue Paul-Bert était la vivante démonstration que cette audace a porté ses fruits.

***

En dehors de quelques stands consacrés à certaines fabrications spéciales, les articles en métal étaient répartis en fonction de leur utilisation commerciale ou professionnelle en dix sections.

En entrant dans la salle d'honneur, l'attention du public était dès l'abord sollicitée par deux machines que des artisans faisaient fonctionner par intervalles.

L'une d'elle se composait essentiellement de deux burins animés d'un mouvement alternatif commandé par un volant à main qui traçaient sur une forme lisse de métal des stries croisées et mordantes. Cette machine inventée par M. Nguyên-van-Sang, de Hadong, valut à l'atelier de fabrication des limes « Lif » un 1er prix de 200 piastres.

L'autre était une presse dont le poinçon mû par un petit moteur électrique découpait dans un feuillard une silhouette de métal qui après poinçonnage de l'œil, emboutissage, cisaillage du bec, frappe de la marque et polissage est transformée en plume à écrire. La maison Dông-Ba, qui exposait cette machine, obtint pour la qualité de ses plumes un 1er prix sans prime.

OUTILLAGE MEDICAL. — En face de l'entrée on voyait dans une vitrine un appareil pour la transfusion du sang et deux instruments de haute précision : micro-forge et micro-manipulateur, construits par le Service Radioélectrique.

Le premier de ces appareils comprend : un microscope ; une source de lumière ; comme source de chaleur un filament de platine que chauffe un courant électrique dont l'intensité est réglée par un rhéostat ; l'outil à forger monté sur un support mobile dans tous les sens ; une soufflerie. Ainsi qu'une légende l'apprenait au public, la micro-forge permet de façonner à l'échelle microscopique, en forme d'aiguille creuse ou pleine, de crochet ou de scalpel, l'extrémité des petits outils en verre qui sont montés sur le micro-manipulateur.

Ce deuxième appareil qui se compose d'un statif récepteur portant le micro-instrument et d'un statif manipulateur dont le manche à balai est manié par l'opérateur, permet de pratiquer sous le contrôle de l'objectif des interventions à l'échelle cellulaire, telles que micro-dissections, injections dans la cellule, etc...

(1) Chef de section : M. Camboulive, directeur de l'Ecole Technique Industrielle de Hanoi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ces deux instruments, en service à l'Université de Hanoi, ont été réalisés par M. Mazuré, mécanicien radioélectricien, sur le modèle de ceux conçus par M. de Fonbrune à l'Institut Pasteur de Garches (1).

ORFEVRERIE, BIJOUTERIE. — Dans les vitrines de la salle d'honneur l'éclat froid de l'argenterie qui étincelait sous les lumières se mariait aux tons chauds des bijoux en or. Vaisselles, couverts, plateaux, corbeilles, service à café, shaker, accessoires de bureaux aux formes simples, sobrement décorées, d'une inspiration toute moderne voisinaient avec les pièces conçues dans les styles autochtones traditionnels.

L'Ecole des arts cambodgiens de Phnom-penh avait envoyé des services à sorbet et à dessert en argent à motifs décoratifs inspirés de l'art khmer ; des corbeilles pour les fruits ou le pain et un saladier laqués avec applications en étain.

Parmi les participants, le jury a distingué la maison Chabot et le magasin « Au lion d'argent », tous deux établis à Hanoi, qui furent déclarés hors concours. La première présentait une petite table-chariot en plaques de verre et tubes chromés et quelques pièces ornementales ; le deuxième un service à café avec plateau en loupe, des coupes pour les compétitions sportives et divers autres articles.

La ferronnerie d'art était représentée par une grille en fer forgé envoyée par l'Ecole professionnelle de Phnom-penh.

***

En pénétrant dans la deuxième salle où étaient rassemblées toutes les catégories d'objets utilitaires en métal, l'attention du public était tout d'abord attirée par les béliers hydrauliques de M. Dô-Quy, qui reçut le 2e prix de 100 piastres.

Le visiteur qui parcourait la galerie voyait successivement défiler devant lui les stands suivants :

FONDERIE DE 1re FUSION. — M. Bui-duc-Hang (1er prix sans allocation) a construit un petit haut fourneau, sans installation pour le réchauffage du vent dont on voyait le schéma. La charge est constituée par du minerai de fer et de la castine concassés auxquels on ajoute de l'anthracite. On obtient de la fonte blanche, sans silicium, qui sert au moulage de pièces qu'on utilise brutes de fonderie : socs de charrue, canalisations d'eau, plaques de cuisinières, réservoirs de chasse d'eau, grilles de chaudière, crémones, etc...

FONDERIE DE 2e FUSION. — Entreprise qui traite au cubilot soit les gueuses obtenues *au haut fourneau du Tonkin* soit les déchets de fonte.

Diverses pièces étaient présentées avant usinage, c'est-à-dire telles qu'elles sortent du moule, notamment une série de cinq perçeuses à main et un tour parallèle.

ARTICLES DE MENAGE. — Un stand spécial était réservé aux objets en aluminium. Une fonderie artisanale pour le traitement des déchets de ce métal avait été reconstituée sous une paillote ; la matière première est fondue dans un petit cubilot à creuset intérieur chauffé au bois ; la coulée se fait dans des moules en terre réfractaire dont on voyait un assortiment.

La gamme complète des produits finis occupait le panneau voisin : batterie de cuisine, plats de toutes formes, cafétières, etc., qu'exposait M. Le-xuan-Tuan, de Hadong.

Les appareils de ménage, tels que cuisinières, chauffe-bains venaient ensuite ; puis le rayon de la coutellerie dans lequel une place était faite au folklore. Le Laos avait envoyé, en effet, des couteaux de chasse à lame de bronze et des poignards avec manche et fourreau curieusement décorés.

QUINCAILLERIE. — Etaient groupés sous cette rubrique : la serrurerie (cadenas, verrous, targettes, charnières, serrures), la robinetterie, et divers appareils comme les balances type Roberval ou les bascules.

La maison Tran-thuong-Huy, de Haiphong, avait envoyé un coffre-fort et des fourneaux de cuisine qui lui valurent un 2e prix sans prime. La même récompense fut décernée à M. Nguyên-van-Hiêu dit Tiên-My, de Hanoi (robinetterie, serrurerie) et aux établissements Thê-Hung (pièces de fonderie, robinetterie) pour l'ensemble de leur présentation.

OUTILLAGE INDUSTRIEL. — Sur un banc d'atelier étaient montés un petit tour, des étaux d'établi, une perceuse, une petite presse, etc... Au mur étaient accrochées des panoplies groupant les outils utilisés par les différents corps de métiers : clés à molette, pieds à coulisse, pinces, compas d'épaisseur, cisailles, tarières, etc., ainsi qu'un assortiment complet de boulons et de rivets.

Les accessoires d'électricité en métal étaient groupées dans un panneau, tandis que sur une étagère on pouvait voir des réflecteurs aux divers stades de fabrication.

M. Lê-Tiên (Délégation spéciale de Hanoi) exposait des électrodes pour soudure électrique de dimensions variables.

TRANSPORTS. — M. Nguyên-huu-Thiêp, de Hanoi (2e prix sans prime), présentait une bicyclette dont presque toutes les pièces, à l'exception des roulements à billes et de quelques autres, sont de fabrication artisanale. D'autres entreprises exposaient des accessoires de vélo ou de pousse-pousse : roues libres, rayons, axes, cônes, cuvettes, rondelles, etc...

Les différentes phases de la fabrication des jantes de pousse étaient montrées au public ; ce sont le traçage, le découpage, le bordage qui se fait en trois fois et le cintrage.

OUTILLAGE AGRICOLE. — L'extrémité de la galerie lui était réservée.

Le Groupement du petit artisan agriculteur, section du fer, à Triêu-khuc (Hadong) avait envoyé quelques outils aratoires. La Coopérative des forgerons de Da-hoi (Bac-ninh) exposait un échantillonnage complet de sa production : tire-fonds, marteaux, masses, fers de fourche, de bêche, de pelle, de pic, lames de scie, de faucille, de faux, de coupe-coupe, haches, socs de charrue, etc... Le jury lui décerna un 2e prix sans prime.

---

(1) Voir notre numéro 173-174 du 30 décembre 1943.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Des spécimens d'outils agricoles laotiens et cambodgiens complétaient la collection.

DIVERS. – Stand comprenant les articles de sport et les jouets, qui n'avait réuni qu'un très petit nombre d'exposants et de ce fait n'offrait qu'un assez maigre intérêt. Méritent seulement une mention des soldats en alliage d'antimoine et un véhicule automobile pour enfants.

⁂

Par ce rapide exposé on a pu voir combien variée était la production artisanale des articles métalliques. Pour qu'elle puisse conserver après la guerre le marché intérieur, il reste à en relever progressivement la qualité.

L'évolution économique du pays a été, en effet, trop rapide pour qu'elle ait pu bénéficier de tous les perfectionnements de la technique moderne ; dans bien des cas, les nouveaux ateliers ont été montés avec des moyens de fortune et leur outillage est rudimentaire ; de même la formation professionnelle de leurs ouvriers est en général insuffisante.

Il ne faut donc pas s'étonner que la production ne soit pas toujours d'une qualité irréprochable, d'autant que l'absence de concurrence, une demande supérieure à l'offre, un marché qui, par suite du blocus, est bien obligé d'absorber n'importe quoi à n'importe quel prix, ne constituent pas un climat favorable à une production de qualité puisque sans sortir de la routine traditionnelle les entreprises sont assurées de faire des bénéfices substantiels.

Pour remédier à cet état de choses, l'Administration a mis sur pied un plan qui comprend notamment le développement de l'enseignement technique sous toutes ses formes et le contrôle de la production artisanale par divers organismes tels que comptoirs d'achat ou coopératives.

La présente Saison s'intégre tout naturellement dans ce programme et ce sera l'honneur des organisateurs d'avoir su remplir la double mission qui leur avait été confiée, savoir : renseigner le public sur l'état actuel de l'économie indochinoise, en même temps que travailler au perfectionnement de cette économie par une voie qui, pour être indirecte, n'en est pas moins efficace.

A cet égard la Section des Métaux était digne en tous points de ses devancières.

---

# AMIS LECTEURS

Vous avez certainement un conte, une nouvelle, des souvenirs, des impressions qui dorment dans votre mémoire ou au fond de vos tiroirs.

Car « *tout homme a une histoire à raconter* ».

Participer au :

# " CONCOURS DE NOUVELLES " de la revue INDOCHINE

Vous nous aiderez à faire connaître votre talent et à distraire nos lecteurs.

Voici le règlement du concours :

ARTICLE PREMIER. — Les œuvres des concurrents devront parvenir à la direction de la revue, 6, avenue Pierre-Pasquier à Hanoi, le 1er juillet au plus tard.

ARTICLE 2. — Les œuvres présentées pourront être rédigées en vers ou en prose. Les auteurs pourront adopter les formes les plus diverses : récit véridique ou imaginaire, sérieux ou humoristique, souvenirs, reportage, etc., etc., à la condition que les sujets traités s'inspirent de l'Indochine.

ARTICLE 3. — Chaque nouvelle ne devra pas comporter plus de quinze pages dactylographiées à double interligne. Aucune limite minima par contre n'est imposée, les récits les plus courts étant souvent les meilleurs.

Les œuvres seront éventuellement et avantageusement illustrées par les auteurs ou par tout autre dessinateur.

ARTICLE 4. — Chaque concurrent pourra envoyer plusieurs sujets différents et de ce fait concourir pour plusieurs prix.

On peut concourir sous son propre nom ou sous un pseudonyme. Dans ce dernier cas, le concurrent voudra bien joindre une enveloppe cachetée donnant son nom véritable et l'indication de son adresse, ceci à seule fin de nous permettre de lui envoyer éventuellement le montant de son prix.

ARTICLE 5. — La revue *Indochine* se réserve la priorité de la reproduction des nouvelles primées.

ARTICLE 6. — Le concours est doté en principe des prix en espèces suivants :

| | |
|---|---|
| Un premier prix | 200 $ 00 |
| Un second prix | 150 00 |
| Un troisième prix | 100 00 |
| Deux quatrièmes prix | 75 00 |
| Quatre cinquièmes prix | 50 00 |

D'autres prix pourront être ajoutés sur décision du jury.

ARTICLE 7. — Les résultats du concours seront publiés dans le courant du mois d'août 1944.

ARTICLE 8. — Les œuvres non primées seront retournées à leurs auteurs, sur leur demande.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# L'urbanisme et l'esthétique

par G. PINEAU

*« Dans une civilisation où la politesse n'est plus innée, ni enseignée, le seul éducateur reste la courtoisie des belles places, l'aménité des routes, le bon ton des monuments, et la vie dans l'agglomération urbaine doit elle-même faire naître chez ses habitants ce respect d'autrui et de soi-même qui s'appelle d'ailleurs, à juste titre, l'urbanité. »*

Jean GIRAUDOUX.

DANS le numéro spécial d'« Indochine » consacré à l'Urbanisme, nous avons pu voir des plans d'aménagement de villes dans lesquels l'urbaniste s'est efforcé d'embellir celles-ci. Sans doute les parcs publics et les larges voies projetées, leurs plantations, l'emplacement des monuments, les perspectives, concourent à donner à l'agglomération urbaine un peu de beauté. Mais un plan ne peut à lui seul suffire. Ce n'est qu'une épure à deux dimensions. Or, en plastique, la troisième dimension, la hauteur d'un volume est la plus importante. D'autre part, si les règlements de construction, les servitudes de hauteur ou de façades fixent aux édifices urbains des limites, dans ce cadre forcément très général, toutes les fantaisies comme toutes les laideurs peuvent se donner libre cours.

Ce n'est pas l'urbaniste qui, la plupart du temps, établit les façades des monuments qui s'élèveront autour des places qu'il a conçues. Encore moins, qui édifie les constructions privées, les bâtiments servant aux services publics, les magasins, les usines. Au contraire, un grand nombre d'architectes, sans liaison entre eux, des particuliers sans compétence esthétique, des ingénieurs uniquement préoccupés de résoudre des problèmes techniques vont « construire » la ville, lui donner son visage pour de longues années.

On voit immédiatement quel chaos doit inévitablement résulter de ces efforts individuels dispersés. Surtout à notre époque où l'absence de style et de tradition caractérise l'architecture ; surtout dans les villes de l'Indochine où coexistent deux civilisations, deux cultures, deux genres de vie.

Nous nous proposons d'examiner rapidement dans ce court article quels sont les éléments de la beauté des villes et les conditions de celle-ci. Nous verrons ensuite ce qui a été tenté et ce qu'il conviendrait de faire pour améliorer l'esthétique des villes indochinoises.

***

## LES ELEMENTS DE LA BEAUTE DES VILLES

La beauté des villes dépend de plusieurs facteurs. Les uns sont naturels, d'autres sont le fait des hommes. Ces derniers ne sont pas les moins importants. La nature fournit le cadre, la végétation, le site. L'homme l'améliore, l'adapte, le transforme.

Le cadre naturel est un puissant élément de beauté. Un paysage grandiose, une lumière éclatante ou tamisée, les couleurs du sol, la nature de la végétation, l'eau enfin, sous toutes ses formes, mer, fleuves ou lac, sont des données irremplaçables dans la beauté d'une ville. Beaucoup de villes ne doivent leur beauté qu'à celle de leur cadre ou de leur site, mais nous pouvons constater souvent que d'autres villes, déshéritées à ce point de vue, n'en sont pas moins belles pour cela. C'est qu'à défaut du cadre ou du site, les hommes ont su en créer un autre à leur activité et à leur vie. Ce cadre artificiel est l'architecture.

« L'architecture, a écrit Le Corbusier, est le jeu savant, correct et magnifique des volumes dans la lumière ». Cette définition exprime remarquablement la valeur esthétique de l'architecture. Architecture non seulement des habitations et des monuments, mais architecture des ensembles, places, avenues, jardins. Création de « paysages urbains », remplaçant le paysage naturel ou lui donnant une forme plus belle ; paysages où l'architecture ajoute à ce que lui apporte la nature toutes les ressources de la technique et de l'art.

Voici une lagune et des marais, et c'est Venise ; des polders et une rivière, et c'est Amsterdam ; une île au milieu d'un fleuve, et c'est Paris. Que de « villes d'art » dont le cadre original n'était que sables, forêts ou marécages ! Qu'étaient Saint-Pétersbourg avant Pierre le Grand ; Berlin avant Frédéric ; Versailles avant Louis XIV (1) ?

Il est rare d'ailleurs qu'une ville ne possède pas, dès sa création, plusieurs éléments susceptibles de contribuer à sa beauté. D'abord la lumière, sous presque toutes les latitudes. Ensuite la végétation. L'homme, en effet, ne saurait vivre sans elle, et seuls les endroits où elle persiste peuvent voir des villes s'y maintenir. Enfin, l'eau, nécessaire également à la végétation et à l'homme, que celui-ci l'amène, de fort loin parfois, ou qu'elle préexiste. Voici trois éléments fondamentaux d'où pourra, avec l'architecture, surgir la beauté urbaine. Voyons de quelle manière les utiliser.

La végétation, dans la ville, ne peut être ce qu'elle est dans la nature, le principal élément. Dans la ville, elle est subordonnée à l'existence de milliers d'hommes et aux exigences, techniques et autres, de la construction des villes. Pourtant, elle y est indispensable. Nous savons tous le rôle que joue, dans la fixation du gaz carbonique, la chlorophylle des plantes. On a appelé justement les espaces libres urbains, les « poumons de la ville ». Non seulement dans ce but, mais dans d'autres encore, elle est aussi nécessaire. L'habitation privée, lorsque cela est possible, s'accompagne d'un jardin. Lorsque la ville devient trop dense, et que les étages se superposent, il faut remédier à l'absence de jardins privés par des jardins collectifs. Ceux-ci utilisent de plus en plus les cours des immeubles dont la suppression est désirable. Puis se répartissent dans la ville squares, jardins et parcs publics, terrains de sports et de jeux.

---

(1) Il est curieux de remarquer que tous les trois ont été surnommés « le Grand », comme si leur rôle de bâtisseurs y avait contribué.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les voies urbaines, lorsqu'elles sont suffisamment larges, s'ornent de plantations. Rangées d'arbres de diverses essences, alignements et quinconces sur les promenades publiques, souvent accompagnés de pelouses et de parterres fleuris. Décoration des places, où la végétation, l'architecture, et souvent l'eau, se combinent pour créer un ensemble esthétique.

L'eau est un élément extrêmement important dans la beauté des villes. Qu'on se remémore la sensation offerte par ces miroirs où se réfléchissent soit les arbres ou les paysages, soit les monuments ou de simples maisons, ou — et ce n'est pas le moins beau — simplement le ciel et la lumière changeante du jour. Le paysage le plus simple, même le plus désolé, y acquiert une valeur nouvelle, comme par l'œuvre d'un grand artiste. Comparez, dans la banlieue industrielle de Paris, La Courneuve, vue de la plaine Saint-Denis, ou Javel, vu des bords de la Seine. Le même paysage d'usines et de fumée est très différent dans le second cas.

Mais l'eau n'est pas toujours à la disposition de l'urbaniste. On sait quels travaux gigantesques nécessita l'amenée de l'eau à Versailles. Quand, par contre, la ville se trouve auprès d'elle, mer, lac, ou large fleuve, il convient de l'utiliser au maximum et de créer auprès d'elle une « façade » urbaine, la plus belle possible.

L'architecture, elle, ne dépend que des hommes. C'est leur genre de vie, l'état de leur technique, leur sens esthétique enfin, qui fait de leurs villes soit des entassements informes de constructions, soit des ordonnances monumentales ou intimes, des compositions simples ou pittoresques. L'architecture urbaine ne s'arrête pas aux monuments publics mais s'étend à leur cadre et aux constructions particulières. Les rues d'une ville peuvent être bordées de maisons sans caractère ou d'un individualisme chaotique. Elles peuvent aussi, dans d'heureux cas, aboutir à des compositions urbaines pleines de mesure et de beauté.

Enfin, la rue, avec son « mobilier » : plantations, bancs, kiosques, lampadaires, poteaux pour lignes électriques, téléphoniques, etc., doit également être étudiée au point de vue esthétique.

## LES CONDITIONS DE LA BEAUTE DES VILLES

Une des premières conditions de la beauté des villes est l'unité. En art, unité ne veut nullement signifier uniformité, monotonie. Dans la diversité des édifices, dans l'hétérogénéité des quartiers urbains, il peut, il doit exister une unité. Mais il faut que celle-ci règne dans la ville, qu'elle provienne du style des constructions, du type de couverture, du pays ou de la région, de la couleur même, ou plutôt de l'harmonie de couleurs dont elle est composée. Il y a des villes grises, des villes noires, des villes vertes. Il y a des villes blanches, comme Alger et Tunis. Il y a des villes roses, comme Toulouse et Albi.

Ce qui fait le charme prenant de beaucoup de villes anciennes, c'est cette unité de couleur et d'architecture. Unité et caractère. De nos jours, elle est très rare. L'individualisme exacerbé, désastreux dans le domaine politique et social, l'est également en urbanisme. Jusqu'à présent, sauf en de très rares cas, cet individualisme peut se donner libre cours. Pourtant, de plus en plus, de grandes compositions architecturales, des servitudes de façade, des règlements divers, s'efforcent d'apporter à la fois l'unité désirable et le caractère architectural qui fait tant défaut à nos villes modernes. Aux grandes époques, même l'individualité des monuments et des constructions privées semblait se subordonner à une composition générale. On connaît, dans les villes du Moyen âge ou de la Renaissance, sans parler d'Athènes, de véritables tableaux urbains où chaque maison, chaque détail, concourt à l'harmonie de l'ensemble. Ce sentiment artistique inné a été perdu. Aujourd'hui, on réglemente, et, dans les cas les plus favorables, on contrôle. Au Maroc, en Tunisie, fonctionne, dans les grandes villes, un contrôle esthétique des constructions. « Mais un règlement ne crée rien. Tous les règlements et tous les contrôles du monde n'arriveront jamais à créer une œuvre d'art, un ensemble harmonieux ». Il faut le sens de la beauté, chez les habitants, et dans l'époque. Certains peuples l'ont, d'autres s'efforcent de le conquérir. A Amsterdam, à Stockholm, dans certaines villes suisses, on retrouve ce sentiment jadis si répandu, et aussi cet amour de sa ville qui caractérisait la vie urbaine au temps des franchises municipales, dans l'arrangement des places, dans l'architecture des constructions, dans mille détails, clôtures, fontaines, sculptures, fleurs enfin, à profusion.

D'autres peuples ont compris que l'architecture, en urbanisme, avait aussi un autre rôle à remplir. Un rôle d'éducateur civique. L'Italie, l'Allemagne, sans oublier l'U.R.S.S., s'en sont souvenu. Ces pays ont retrouvé ce que la France, pendant des siècles, avait connu : le sens de la grandeur. Nos monuments et nos villes l'expriment, depuis les premiers Valois jusqu'au second Empire. Ils sont les témoignages les plus impartiaux des époques et des hommes qui les ont vécues, de leur valeur et de leur goût.

***

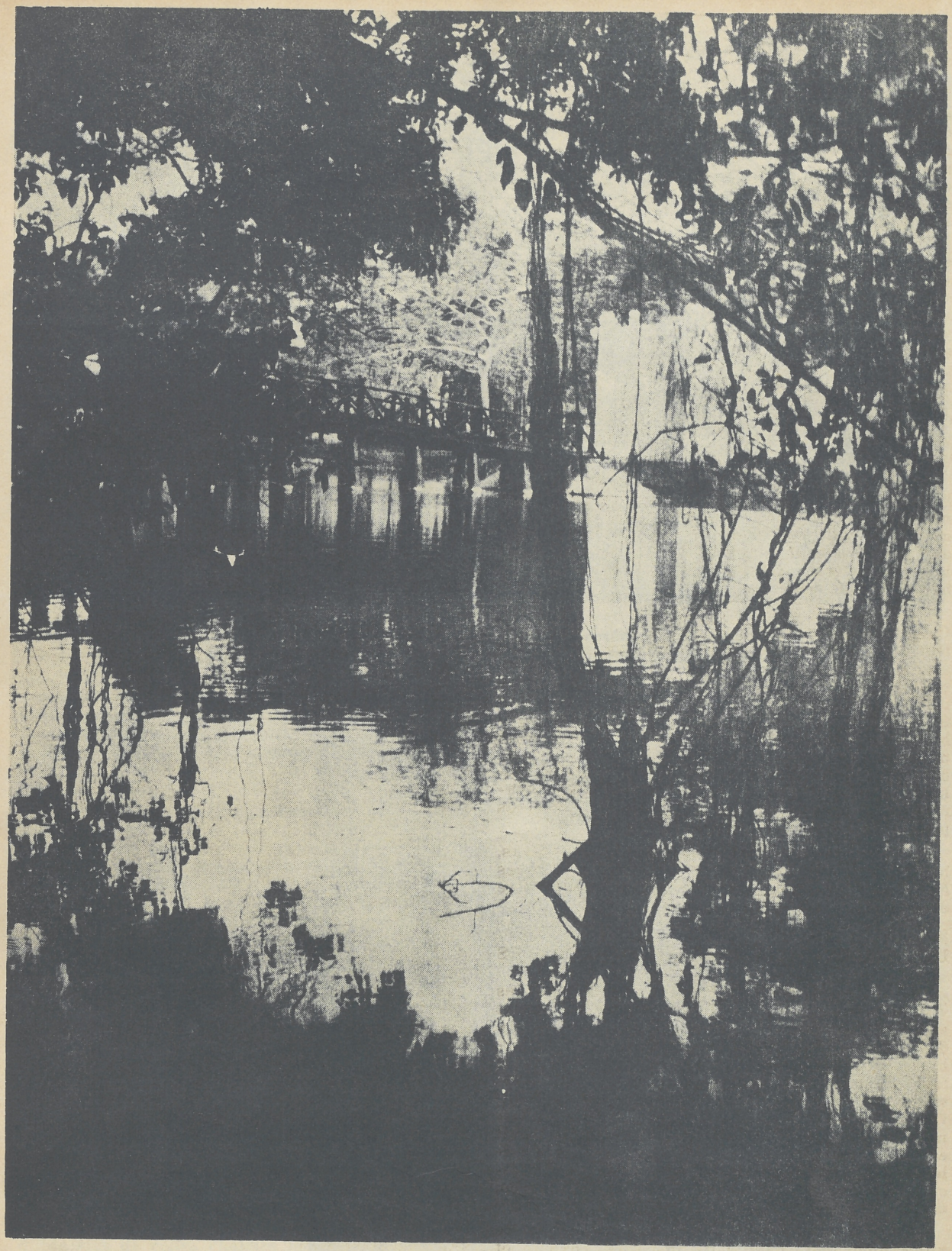
Le problème de l'esthétique se pose aujourd'hui à ceux qui doivent diriger le destin des villes. Les moyens dont ils disposent n'ont, nous l'avons vu, qu'un rôle passif. Ce n'est pas à ceux qui contrôlent, mais à ceux qui édifient, qu'il appartient de créer la beauté urbaine.

Qui construit aujourd'hui ? Tout le monde. L'Etat, les administrations, les villes, les collectivités, les sociétés anonymes, les particuliers. Mais qui construit pour eux ? Des architectes, la plupart du temps.

Jamais, il faut le dire, l'art de bâtir n'avait atteint, avant notre époque, une telle science, une telle hardiesse, de tels moyens. L'ampleur, la valeur, l'audace des édifices contemporains dépasse tout ce qui a été fait. Il suffit de traverser New-York pour s'en convaincre. Pourtant, le contraste est brutal entre ces œuvres géantes et ces corons des villes minières de France ou d'Angleterre ; entre tant de villes créées au cours de ce siècle et celles des siècles passés. Si l'architecte possède une plus grande science, et souvent aussi une plus grande culture que ses devanciers, il manque souvent à ses œuvres ce qui fait les chefs-d'œuvre du passé, le sens de l'époque, le caractère esthétique bien adapté à la fonction, l'unité de l'œuvre et du cadre. Au lieu d'affirmer une personnalité vaine, sauf dans des cas bien définis, l'architecte doit comprendre aujourd'hui ce que sentait autrefois tout bâtisseur, qu'il doit participer comme chacun et tous à une œuvre commune. Œuvre de foi au « mystique Moyen âge », œuvre municipale ou urbaine, aux siècles suivants, aujourd'hui œuvre nationale.

Le rôle de l'urbanisme est de diriger l'effort

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

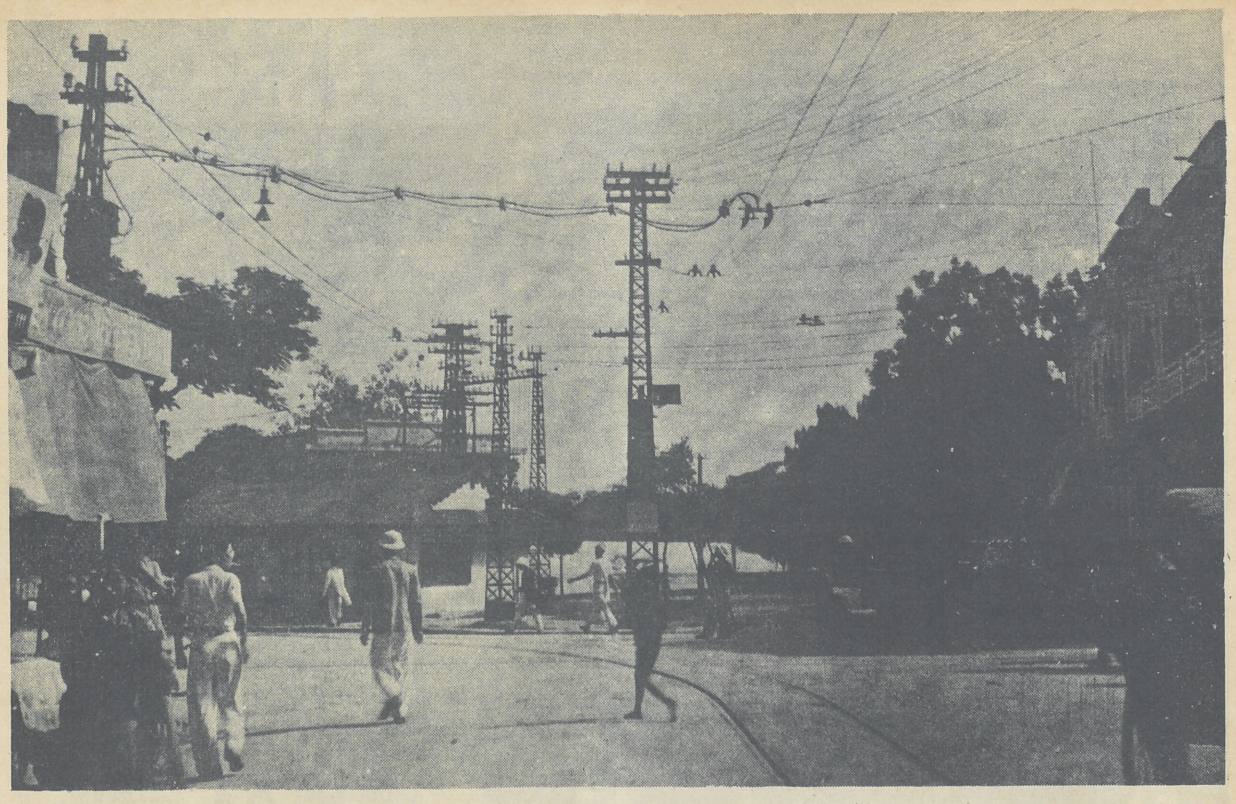


Le pont de la pagode du Pinceau, à Hanoi.

Photo VO-AN-NINH
(6e prix de notre Concours de Photographie.)

*« L'eau est un élément extrêmement important dans la beauté des villes. Qu'on se remémore la sensation offerte par ces miroirs où se réfléchissent soit les arbres ou les paysages, soit les monuments ou de simples maisons, ou — et ce n'est pas le moins beau — simplement le ciel ou la lumière changeante du jour. »*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



*« La rue avec son « mobilier » : plantations, bancs, kiosques, lampadaires, poteaux pour lignes électriques, téléphoniques, etc., doit également être étudiée au point de vue esthétique. »*

Ci-dessus : Hanoi. — Le Petit Lac vu (?!) de la rue de la Soie.



La rue
du Protectorat
à
Nam-Dinh.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des architectes dans le sens fixé par l'aménagement de la ville, de répartir suivant les talents et les possibilités de chacun les travaux et les ensembles urbains. Dans une des villes les mieux conçues au point de vue de l'urbanisme, à Amsterdam, la réalisation du plan d'aménagement est confiée à des architectes capables, choisis soit par concours restreint, soit directement, travaillant souvent en équipe, et ayant cet esprit de l'époque et des ensembles. Ils établissent les plans des immeubles pour les propriétaires, généralement des sociétés ou de gros entrepreneurs, qui revendent ensuite à des particuliers des « tranches » de construction. Dans d'autres pays, comme l'Angleterre, l'Australie, un style ou un type de construction sans monotonie est imposé dans beaucoup de villes nouvelles.

Même en l'absence de dispositions semblables, le rôle de l'Administration pourrait n'être pas entièrement passif. L'architecte-voyer, ou le fonctionnaire chargé d'accorder les autorisations de construire, peut souvent, s'il est un technicien ayant le sens de l'esthétique, proposer au propriétaire d'heureuses modifications de façade ou de plan. Il existe, à Paris, un concours de façades, où sont récompensés des immeubles privés édifiés dans l'année. C'est un encouragement qui devrait être généralisé. Des exonérations ou des diminutions d'impôt pourraient aussi être accordées lorsque certaines modifications, accroissant le coût de la construction, sont demandées au propriétaire dans un but esthétique.

Enfin, les municipalités se doivent d'embellir, par tous les moyens, l'aspect de la rue. Que de coins délaissés pourraient être facilement nettoyés, aménagés, transformés ! Des plantations, des fleurs, une fontaine, un bassin, quelques bancs simples, une sculpture faite pour le plein air, tout cela disposé avec goût suffit pour rendre un quartier agréable, « donner le ton » à une ville.

C'est aussi et surtout un exemple pour les habitants. Rien ne peut se faire si l'esprit public n'y concourt pas. C'est sur lui qu'il faut agir. Il faut créer une opinion publique favorable, il faut que les habitants aiment leur ville, qu'ils éprouvent le besoin de l'embellir et de la soigner, et pour cela, qu'ils aiment et soignent d'abord leur propre maison. C'est donc dès l'école qu'il faut agir. Puis, par l'exemple. Une ville propre, où abondent les fleurs, les pelouses et les arbres, où règne une discipline civique sévère, voit ses habitants respecter la propreté des jardins publics et celle de leur maison. Des monuments publics imposants et grandioses leur donneront ensuite la conscience de la grandeur de leur ville et de leur pays, et la foi dans leurs destinées.

***

Dans nos villes indochinoises, que convient-il de faire pour les embellir ? Il faut d'abord remarquer qu'aux colonies le problème est plus complexe. La présence de villes anciennes de genre de vie, de coutumes et de civilisations différents de la civilisation occidentale, demandera des solutions différentes de celles choisies pour des villes nouvelles créées dans des pays neufs, ou situées loin de villes préexistantes.

C'est ainsi que des villes comme Hué, comme Luang-prabang, comme Phnom-penh devront conserver leur caractère annamite, laotien ou cambodgien. Notre présence ne doit pas leur faire perdre leur personnalité, mais l'épanouir. Les quartiers, les monuments destinés aux formes occidentales du protectorat, au commerce européen, devront être ou discrets, ou séparés nettement. La solution adoptée à Hué est excellente. Toutefois, le pont métallique qui relie les deux villes est une faute esthétique.

Par contre, des villes nouvelles seront destinées principalement aux Européens, ou à des formes d'activités nettement occidentales. Les stations d'altitude ou balnéaires créées par nous rentrent dans ce cadre. C'est ainsi qu'à Dalat, sous un climat qui rappelle celui de la France, on ne pouvait construire qu'une ville française. On y sent de suite combien une architecture empruntée aux styles locaux y serait déplacée.

Haiphong, création commerciale française, aurait dû également avoir un caractère plus nettement accusé, exception faite du quartier chinois. Vatchay devra être un port typiquement européen, aux buildings puissants et élégants à la fois, aux quartiers résidentiels légèrement teintés d'exotisme.

Il est impossible, dans des pays où deux ou plusieurs races coexistent, d'avoir des villes homogènes. La présence simultanée d'éléments très divers, où les genres de vie comme les revenus sont profondément différenciés, se traduit dans l'aspect de la ville d'une façon très visible. Non seulement l'habitation, les architectures et les styles s'opposent et rendent difficile toute unité ; mais encore, la hâte avec laquelle s'est opérée la création des villes ou des quartiers européens, l'esprit qui les a fait naître, le manque de direction et de goût dans leur construction, ont souvent abouti à en faire des chaos de bâtisses sans grandeur ni beauté.

Dans les pays de l'Union Indochinoise il nous faut tenir compte de la coexistence de deux races, de deux civilisations, au sens que leur donnent les ethnologues. Nous n'avons ni adopté la solution anglaise aux Indes consistant à créer, à plusieurs kilomètres des villes indigènes, une petite ville militaire ou administrative proprement anglaise ; ni celle du Maroc, séparant nettement la ville musulmane de la ville française. Nous nous sommes installés dans les villes des pays protégés, ou tout près d'elles sans ségrégation volontaire ou de fait. Au Tonkin, nous pouvons même constater un mélange, une infiltration généralisés, un remplacement incessant par l'Annamite des habitants français dans les quartiers qu'ils ont créés. Tout cela est l'expression d'une vie sociale extrêmement mobile, où les couches sont en perpétuel brassage. La physionomie des villes s'en ressent. L'esthétique aussi. Dans les cités où les coutumes anciennes ont disparu, où la mentalité, les hiérarchies d'autrefois ont fait place à des valeurs nouvelles, il faut reconnaître qu'au point de vue esthétique le résultat est désastreux.

A Hué, on peut voir, dans la citadelle, malgré la laideur de quelques bâtisses récentes, les maisons de style annamite traditionnel, au fond d'un jardin silencieux, derrière une haie proprement taillée. A la place du mur de maçonnerie, hérissé de tessons de bouteilles, cher aux Tonkinois, se dresse un écran de feuillage constitué par un arbuste savamment travaillé. On chercherait en vain aujourd'hui dans Hanoi de semblables demeures. C'est que les mentalités ne sont pas les mêmes. Là-bas persiste encore l'aristocratique lettré, le mandarin qui préfère le service de l'Etat et son prestige aux biens vulgaires ; ici, le Tonkinois commerçant, parvenu, étale sa richesse dans des constructions prétentieuses. Nous avons assisté en Indochine, avec retard, à ce qui a caractérisé l'ur-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

banisation au XIXe siècle, l'apparition de villes sans caractère, dociles à toutes les disciplines dites internationales, ou à la transformation des autres, devenues d'une étouffante monotonie, vidées de leur propre histoire, simples carapaces sans dedans, sans beauté comme sans vie civique, qui est la noblesse des villes.

Tandis que chez l'Indochinois s'avilissait le goût et que s'altérait le style, l'architecture apportée d'Occident ne proposait guère de modèles et oubliait son rôle. Sans vouloir porter un jugement sévère sur les monuments édifiés, on peut dire qu'ils n'ont eu, jusqu'à certaines œuvres récentes, ni le caractère ni la beauté qui s'impose à de tels édifices. De plus, ils n'ont pas, pour la plupart, été mis convenablement en valeur. A Hanoi, en dehors du Théâtre municipal et du Musée Finot, aucun bâtiment n'a servi à embellir la ville, à créer une perspective intéressante. L'hôtel de ville, l'Université, l'hôtel des Postes, l'hôtel du Résident Supérieur, ont été édifiés en bordure même de la rue, sans recul ni exposition favorable. L'œil ne peut les embrasser dans leur ensemble. Leur architecture d'ailleurs est, pour la plupart d'entre eux, sans caractère.

Nous ne parlerons ni du théâtre, ni de l'hôtel de ville ni de la gare de Saigon. Le palais du Gouverneur de la Cochinchine est, lui aussi, en bordure d'une voie. Seul a quelque allure le Palais Norodom, axé sur la plus belle avenue de la ville et entouré d'un parc qui gagnerait d'ailleurs à être dessiné de nouveau.

Il y aurait beaucoup à dire aussi sur la façon dont ont été entourés les monuments. Trop souvent, des clôtures hideuses, des grilles rébarbatives, les enlaidissent inutilement. On est agréablement surpris, à Hanoi, de voir surgir, au bout de l'avenue Puginier, le palais gubernatorial derrière des haies toujours bien taillées, et un cadre de verdure qui rend presque remarquable le trop connu style classique des pavillons d'entrée.

Il faudra aussi s'efforcer de donner un caractère esthétique aux nombreuses villes indochinoises qui possèdent des façades sur l'eau. Saigon, Hanoi, Haiphong, Vatchay, Cantho, etc... Phnompenh et Hué, avec leurs palais royaux, montrent ce qu'on peut faire.

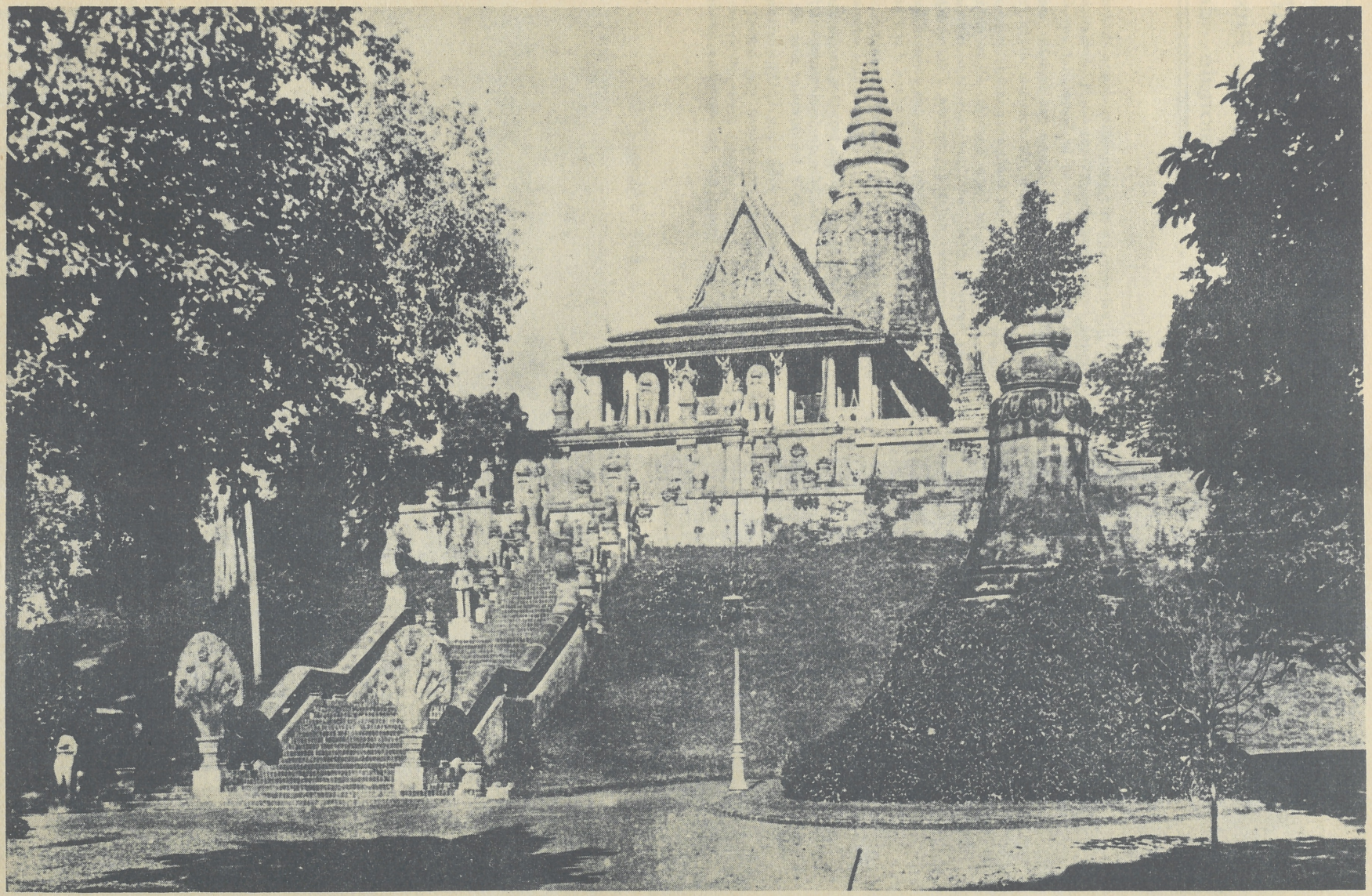
Dans les villes où la population est hétéroclite, au point de vue races, activités, genre de vie, il convient, par un zoning judicieux, de localiser ceux-ci dans les mêmes quartiers. De larges avenues plantées, des espaces libres, et même, lorsque ce sera possible, le cours d'eau qui traverse l'agglomération, constitueront entre eux à la fois la séparation et la liaison nécessaires.

Les quartiers où persistent encore des ensembles d'habitations de style traditionnel seront conservés, mis en valeur, protégés contre la destruction et l'enlaidissement, tout en y apportant les progrès de l'hygiène et les espaces libres indispensables. C'est ainsi qu'à Nam-dinh, les pittoresques rues du Protectorat et du Cuivre font l'objet d'une servitude esthétique, et que s'y localisera l'artisanat traditionnel.

Dans les petits centres, il conviendra également de lutter contre l'enlaidissement. Trop d'entrepreneurs ignorants, de boutiquiers enrichis, dénaturent irrémédiablement, par des constructions singeant celles de la ville, le caractère de villages où régnait il y a peu de temps une charmante unité de style. Les bâtiments administratifs, il faut le reconnaître, ont souvent montré le mauvais exemple. Marchés, écoles, abattoirs, stupidement copiés sur quelque « vade-mecum du constructeur », ont dans de nombreux cas brutalement imposé la laideur de leurs toitures à deux pans et de leurs tuiles mécaniques.

Les temps sont heureusement changés. Les plans d'aménagement qui ont été dressés pour la plupart des grandes villes indochinoises n'ont pas séparé le problème esthétique des autres problèmes, et les solutions apportées sont celles qui protègent la beauté existante, ou qui la créent là où elle fait défaut. Ils proposent aux créations architecturales futures un cadre approprié, souvent grandiose. Mais un plan n'est rien qu'un dossier. Il faut qu'il soit réalisé et vivifié par toute une pléiade d'architectes, travaillant en harmonie. Il faut que l'opinion publique ne tolère plus l'enlaidissement des villes par chaque particulier qui édifie. Il faut que les monuments élevés par les Administrations, les collectivités ou les grandes sociétés attestent ce goût de la grandeur qui fait les peuples grands. Ce qui reste d'une civilisation, d'un régime, d'un règne, ce sont les œuvres de pierre ou de ciment qui leur survivent. Elles constituent la leçon la plus éloquente et la plus durable qu'un peuple puisse donner, et d'autres recevoir. Nous ne devons plus l'oublier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



PHNOM-PENH. — Le Phnom.

***Exemple de monument bien entouré et sans clôtures apparentes.***

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# EXPOSITION DES ŒUVRES

## DU PEINTRE SEKIGUCHI

### Premier Prix de Peinture de l'École Nationale des Beaux-Arts de Paris

*Il est rare qu'une exposition donne du talent d'un artiste une impression aussi complète que celle que nous donne l'exposition des œuvres de M. Sekiguchi présentée en ce moment au Foyer du Théâtre municipal par l'Institut Culturel du Japon et le Secrétariat aux Relations Intellectuelles.*

*M. Sekiguchi nous montre des portraits, des paysages, des dessins, des croquis rehaussés d'aquarelle où s'expriment toute sa sensibilité de coloriste et sa maîtrise de peintre.*

*Deux vedettes du théâtre annamite nous valent des portraits remarquables tant par leur valeur intrinsèque que par la différence de leurs qualités. Deux parmi eux frappent particulièrement le visiteur par une opposition du plus heureux effet. Bien que tous deux d'un modelé parfait, l'un est tout en finesse dans une harmonie bleue où vibrent quelques notes de lumière, l'autre exprime puissance et vigueur dans de chaudes tonalités.*

*Les portraits alternent avec des compositions de plein air qui tirent leur plus grand charme de la justesse des notations et de la sobriété des moyens d'expression.*

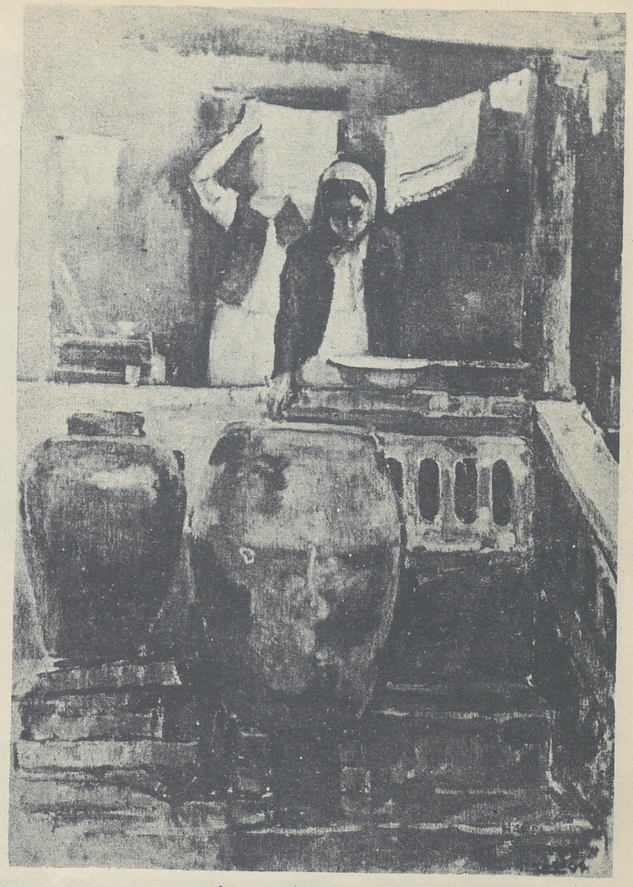
*Il faut s'arrêter devant les dessins comme « L'attente », d'une délicatesse et d'une qualité dignes des maîtres japonais et qui, cependant, attestent une connaissance profonde de la technique et de l'art classique français.*

*Cette connaissance de la peinture européenne, M. Sekiguchi l'a acquise non seulement au Japon mais en France où, pendant sept ans, hôte du Gouvernement français, il a travaillé à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris, qui lui décernait en 1939 son premier prix de peinture.*

*Mais Sekiguchi a subi aussi l'influence du milieu parisien, il y a acquis ce goût de la pochade et du croquis rehaussé, enlevé avec exubérance que Signac fit triompher avec les pointillistes, et c'est un réel plaisir de parcourir avec lui un Tonkin dont il nous révèle le pittoresque des sites et des habitants en même temps qu'il nous enchante et nous émeut par ses notations tantôt sensibles, tantôt vigoureuses et par un dessin toujours nerveux et précis.*



L'attente.



Jarres.

Femme au panier.

Baie d'Along.

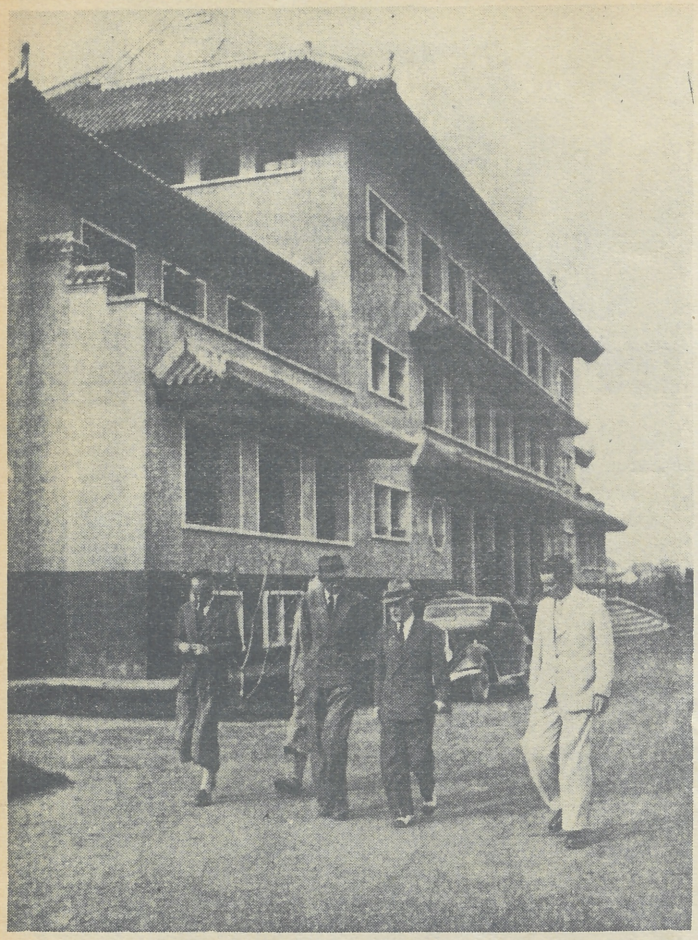
Au marché.

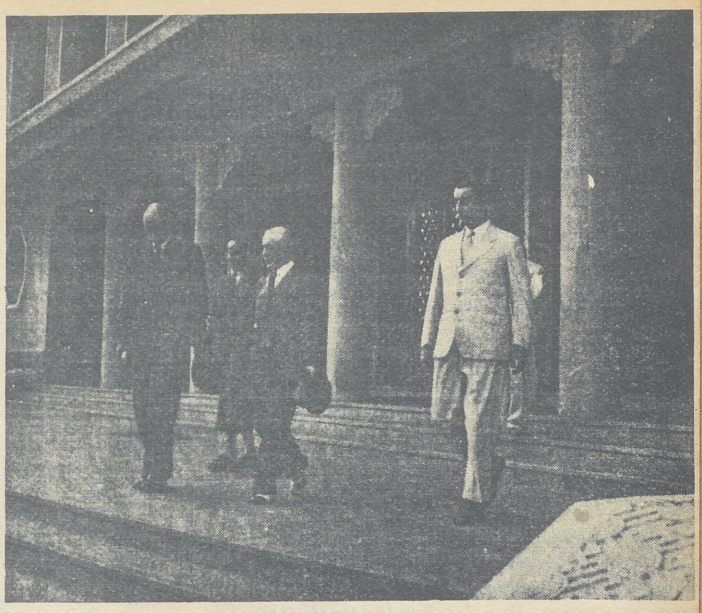




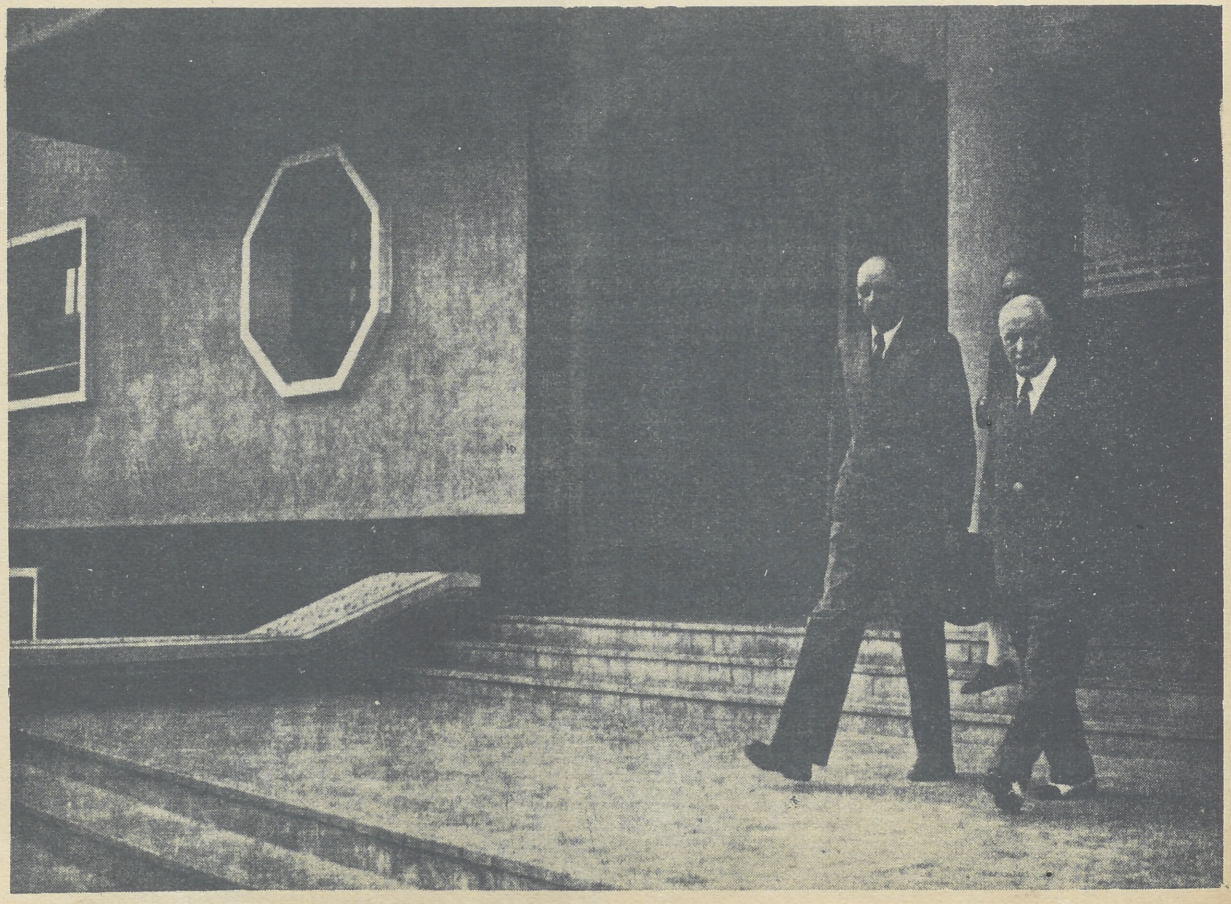



Université Côte d'Azur. Bibliothèques





S. E. Henry COSME
visite le pavillon de
la Cité Universitaire
à Hanoï
en compagnie du
Directeur,
le professeur RIVOALEN.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# S. E. HENRY COSME,
## AMBASSADEUR DE FRANCE AU JAPON, EST DE PASSAGE EN INDOCHINE

*S. E. Henry Cosme est l'hôte de l'Indochine, où il est venu conférer avec l'Amiral Decoux. Nous empruntons à notre confrère Moresthe du* Journal de Shang-hai, *les lignes suivantes qui évoquent la carrière et soulignent les qualités de l'éminent diplomate qui va représenter la France à Tokyo :*

« S. E. M. Henry Cosme, ambassadeur de France en Chine, vient d'être nommé ambassadeur de France au Japon.

Le poste de représentant de la France à Tokio, vacant depuis la mort du très regretté M. Ch. Arsène-Henry, est actuellement un des plus importants de notre diplomatie : aussi le Gouvernement français a-t-il tenu à lui donner pour chef un de ses plus éminents diplomates qui est, en même temps, le plus compétent et le plus expérimenté en ce qui concerne les affaires de l'Asie Orientale.

Au cours de sa brillante et très active carrière, durant laquelle il a fait de longs séjours dans des capitales d'Europe, d'Asie et d'Amérique, et occupé au quai d'Orsay des postes de choix, M. Henry Cosme n'a pas consacré moins de treize années aux affaires d'Asie : trois ans à Pékin comme conseiller d'ambassade ou comme chargé d'affaires, cinq au ministère des Affaires étrangères comme sous-directeur d'Asie, et plus de cinq en qualité d'ambassadeur de France en Chine.

M. Henry Cosme, dont le père était professeur à l'Université de Bordeaux, a reçu une forte éducation classique, faisant de solides études de langues et de littératures grecques et latines ; il fit ensuite des études juridiques et historiques.

Il débuta dans la carrière diplomatique en 1907, comme attaché à la Résidence générale de France à Tunis, fit un stage à l'Administration centrale au Quai d'Orsay, passa en Espagne, puis fut attaché à Athènes et secrétaire à l'ambassade de France à Vienne, où il resta jusqu'à la guerre de 1914.

Il abandonna ensuite la diplomatie pour le front où sa belle conduite au feu lui valut une citation à l'ordre de l'armée et la médaille militaire. Blessé et fait prisonnier, il tenta plusieurs fois de s'évader, mais d'abord sans succès. Il réussit enfin une évasion qui demanda beaucoup d'habileté et de sang-froid. Revenu en France par la Hollande, il voulut continuer à servir et fut envoyé à l'armée d'Orient.

Après la guerre, M. Cosme fut secrétaire à l'ambassade de Constantinople, et alla de là à Sofia, puis à Prague. Après un nouveau séjour au Quai d'Orsay, il arrivait pour la première fois en Chine, en 1927, comme conseiller d'ambassade. Il fut chargé d'affaires de France l'année suivante, à un moment particulièrement important. Les forces nationalistes du Kuomintang venaient de s'emparer de Pékin et les relations entre les puissances et les nouvelles autorités chinoises furent d'abord délicates. M. Cosme sut dissiper la méfiance et les malentendus et contribua beaucoup à améliorer les relations franco-chinoises.

Quittant la Chine, il géra la légation de France en Estonie, puis dirigea celle de Lima. Après avoir été sous-directeur d'Amérique au ministère des Affaires étrangères, il fut nommé officier de la Légion d'honneur et ministre plénipotentiaire. Sous-directeur d'Asie en avril 1933, il devait rester près de cinq ans à ce poste où il joua un rôle des plus importants.

Il le quitta pour devenir ministre de France en Grèce et il était à Athènes, en novembre 1938, quand il fut nommé ambassadeur de France en Chine.

La situation qu'il trouva à son retour en Chine, était encore plus compliquée que celle à laquelle il avait eu à faire face lors de son premier séjour dans ce pays. La deuxième guerre mondiale ne manqua pas de soulever de nouveaux et graves problèmes et la suite des événements fit surgir de très grandes difficultés. L'ambassadeur de France se consacra tout entier à la protection des intérêts français. Il fallait pour cela toute son autorité, tout son tact et sa grande expérience, soutenus par son ardent patriotisme et sa haute conscience.

Pendant les heures les plus sombres et les plus douloureuses, les Français de Chine ont entendu ses paroles qui ranimaient l'espoir et rendaient la confiance.

Le Gouvernement français qui sait combien la tâche de l'ambassadeur de France fut délicate apprécie à leur juste valeur les grands services qu'il a rendus. En l'envoyant maintenant à la tête de l'ambassade de France à Tokio, il ne pouvait lui donner une plus grande preuve de sa confiance et de son estime. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOUVENIRS

# UN MILICIEN ENLEVÉ PAR UN TIGRE A UNE PATTE

par A. G.

*Hanoï, le 13 mars 1944.*

*Monsieur le Directeur de la Revue* Indochine.

*Je vous adresse ci-jointe une histoire vécue et assez cocasse qui fera certainement sourire et étonnera quelque peu les jeunes coloniaux.*

*J'étais présent à Yên-bay à l'époque de cette histoire et je vous la donne comme véridique.*

*A. G.*

Cette histoire tragi-comique s'est passée à Yên-bay en 1899.

A cette époque le tigre visitait fréquemment encore cette localité, mais ses visites étaient nocturnes et on ne l'avait plus aperçu pendant le jour depuis plusieurs années.

La Garde indigène, qui s'appelait alors milice, fournissait deux sentinelles en dehors de son casernement, une devant la Résidence, l'autre devant le Trésor. Ces deux services se trouvaient à l'extrémité nord de la rue qui longeait le fleuve et un peu isolés des autres habitations.

Or, une nuit, le caporal de garde qui venait relever les deux sentinelles s'aperçut avec effroi que le milicien de garde au Trésor avait disparu. Son salako gisait à terre, son fusil également et une flaque de sang apparaissait sur la plate-forme où il aurait dû se trouver.

Affolé, le caporal courut avertir l'Inspecteur commandant la brigade qui vint immédiatement constater le fait.

Le Résident avisé par lui se rendit sur les lieux et n'eut aucune hésitation pour conclure, comme l'Inspecteur, qu'un tigre avait dû enlever le malheureux milicien.

Le lendemain matin, le Quan An qui avait été convoqué par le Résident vint se joindre à lui ainsi que l'Inspecteur et tous trois constatèrent que des traces toutes fraîches encore du passage d'un énorme tigre, à juger par les empreintes relevées, ne laissaient aucun doute sur l'enlèvement du milicien par le fauve.

Cependant, en les examinant de plus près, le Quan An eut un petit rire discret, mais ne dit rien, laissant le Résident et l'Inspecteur dans leur première opinion.

Chargé d'organiser les recherches du corps du milicien de concert avec l'Inspecteur de milice, le Quan An rassembla quelques-uns de ses hommes de confiance et après leur avoir donné des ordres en catimini les fit partir isolément dans différentes directions.

L'Inspecteur de milice partit de son côté avec un détachement de miliciens armés et rentra dans l'après-midi sans avoir rien découvert.

Le Résident qui s'étonnait de la manière de faire du mandarin, qui n'avait pas voulu se joindre à l'Inspecteur et qui de plus, avait envoyé des hommes sans armes et isolément, le fit mander et lui demanda des explications.

« Monsieur le Résident, dit-il, je vous ramènerai votre homme dans huit jours au plus tard, mais jusque-là faites-moi confiance et surtout que personne, que vous et moi, ne sache que le milicien est en bonne santé.

— C'est bon, vous êtes plus apte que moi à dénouer les roueries indigènes, je vous fais confiance, mais faites vite, car enfin, il faut que l'autorité sache si le garde de milice est mort ou s'il est vivant. »

En ce temps-là les miliciens étaient recrutés pour six années et restaient sous le coup de la loi pénale annamite pour les faits de la compétence des tribunaux.

Depuis la disparition du milicien de garde, six jours s'étaient à peine écoulés que l'on vit venir un beau matin chez le Quan An, encadré de deux solides gaillards, un individu mal vêtu et sale, et nanti d'une cangue en bambou mâle d'au moins un mètre cinquante de long ; il vous avait un air tellement piteux que le mandarin et tous ses satellites partirent d'un éclat de rire général.

C'était notre milicien en chair et en os.

Son interrogatoire commença de suite :

« D'où viens-tu ?

— De mon village.

— Pour quoi faire ?

— Pour me marier.

— Pourquoi es-tu parti ?

— Parce que j'avais encore trois ans de service à faire et que je ne pouvais plus attendre.

— Maintenant dis-moi qui t'a aidé à monter cette comédie de ton enlèvement par le tigre ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Tu ne peux pas me le dire, mais je vais te faire donner du rotin jusqu'à ce que tu parles, réfléchis. D'abord, qui t'a fait ce moule qui représente si bien une patte de tigre ? Toi et ton complice, vous êtes deux imbéciles ; vous n'avez pas songé qu'un tigre avait quatre pattes, toutes dissemblables.

» En appliquant ton moule sur la terre humide et sur le sable comme tu l'as fait, tu as pris tous les autres hommes pour des nigauds. Mais sache donc, gros lourdeau, qu'à première vue j'ai deviné ton stratagème. C'est quatre moules qu'il t'aurait fallu. Car, enfin, tu n'as jamais vu un tigre marcher avec une patte ?

» Et pour le sang que tu as répandu sur la plate-forme, qui t'a procuré le poulet qui a servi à ton stratagème ? Tu n'as oublié qu'une chose, c'est d'enlever les plumes qui étaient tombées près du sang.

» Allons finissons-en... Qui t'a procuré le moule et le poulet ? Il faut que celui qui l'a fait soit puni également !

— C'est mon futur beau-père qui a fait le moule et mon futur beau-frère qui a égorgé le poulet.

— C'est bien. Vous partagerez donc tous trois les cent coups de rotin et six mois de travaux pénibles que je vous octroie ; comme ça vous aurez plus vite fini. Est-ce juste ?

— Oui, grand mandarin. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



# CARTES ANCIENNES

## La Mappemonde
### de Petrus PLANCIUS
(1604)

par P. M. B.

LE curieux qui, à la Bibliothèque Nationale, s'aventure à travers le vide impressionnant de la galerie Mazarine, puis qui, comme Alibaba, découvre le sésame de la petite porte grise et or aux armes du cardinal dissimulée dans les boiseries du fond, voit à ses trois coups de sonnette timides s'ouvrir un noir corridor ; s'il ose le franchir, celui-ci le mènera entre deux hauts grillages au Département des Cartes. Là, son premier coup d'œil dans la salle d'entrée lui révèle déjà de curieux ouvrages : globes géants terrestre et céleste, boussoles, appareils astronomiques pouvant déjà satisfaire sa curiosité mais si cet aventureux personnage se double d'un érudit, il pénètre dans le domaine où tous les hardis navigateurs et les aventuriers du temps jadis verraient le résultat de leur science des mondes — qu'elle ait été précise ou empirique —, rassemblée dans d'énormes cartons, les portefeuilles verts du Cabinet des Estampes, les portefeuilles rouges de l'abbaye Saint-Victor, dans des rouleaux entassés tels des paquets de toile d'anciens voiliers prêts à le faire voguer sur les mers d'antan. Et quand il a pu justifier aux yeux des gardiens de ces trésors — au demeurant hommes charmants compétents et érudits — d'une curiosité sérieuse et motivée, il peut pénétrer dans le saint des saints, dans les petits appartements qui furent ceux de Mazarine et que décorent trumeaux et peintures de l'école de Simon Vouet, et y vivre des heures passionnantes ; le monde lui appartient en images, parfois naïves parfois inexactes mais leur ensemble atteste dans quelque 15.000 ouvrages et 200.000 cartes les étapes de la conquête pacifique du monde par les géographes.

M. Destombes, capitaine au long cours, a été de ces privilégiés, et à bon droit, étant peut-être celui qui connaît le mieux les cartes hollandaises anciennes dont il a publié un catalogue exact et complet (1).

Au cours de ses recherches, une mappemonde inconnue, gravée en 1604 mais probablement jamais éditée, lui est passée entre les mains. Il a pu l'identifier comme étant l'œuvre de Plancius et c'est elle que vient de faire paraître la Société de Géographie de Hanoi. Petrus Plancius était un « prédicant », un pasteur de l'église réformée hollandaise mêlé de très près à la publication des premières cartes précises du monde. Pasteur, il

(1) *Cartes hollandaises, la cartographie de la Cie des Indes Orientales, 1593-1743*, Saigon, 1941.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques




LA MAPPEMONDE DE PLANCIUS, 1604 FEUILLE VI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'installa à Malines vers 1577, puis résida successivement à Bruxelles, Louvain et, enfin, après 1585, à Amsterdam, où il demeura jusqu'à sa mort. Outre son activité ecclésiastique, il s'intéressa vivement à toutes les questions géographiques.

C'était d'une actualité brûlante depuis que Philippe II, farouche catholique, ayant réuni sous un même sceptre les couronnes d'Espagne et de Portugal, avait fermé le port de Lisbonne aux huguenots hollandais, distributeurs pour toute l'Europe du Nord des précieuses épices venues des Indes par la voie maritime, Venise jouant le même rôle pour l'Europe centrale par son commerce mi terrestre (par Ormuzd), mi maritime (par Alexandrie). Or, Linschoten, secrétaire de l'archevêque de Goa, Vicente da Fonseca, avait rapporté en Hollande des documents sur les épices, révélateurs de la valeur des bénéfices à réaliser ; d'autre part, vers la même époque, la capture par les Hollandais du navire espagnol la « Madre de Dios » les avaient laissés stupéfaits devant l'importance de ces voyages et l'énormité des gains des armateurs.

Plancius, esprit curieux, étudiait alors la possibilité d'une route nouvelle vers ces Indes lointaines, les routes empruntées jusqu'à cette époque étant le monopole de l'Espagne et du Portugal depuis la fameuse division des mers par le pape Alexandre VI, en 1498. Or, les voies connues étaient tenues secrètes par ceux-là mêmes qui les utilisaient et s'ils en faisaient faire quelques cartes, elles étaient œuvres d'art en même temps que de science, mais non de divulgation : faites sur parchemin, richement ou fantaisistement décorées, chacune d'elle demeurait un exemplaire unique, tenu caché, et même parfois certaines étaient vovolontairement fausses afin de dérouter les concurrents possible : Poivre, plus tard, en fit à ses dépens la triste expérience quand, pour la C^ie^ française des Indes, il chercha à atteindre les fameuses îles des Epices.

La grande innovation des Hollandais de la fin du XVI^e^ siècle et du début du XVII^e^ fut de faire graver les plus nouvelles cartes, celles qui renfermaient les renseignements les plus précis et les plus récents en réaction contre les méthodes de ces maîtres des mers et aussi afin de faciliter la publicité, dirions-nous, des compagnies de commerce hollandaises qui, sachant le gros bénéfice à espérer, voulaient attirer à elles des capitaux pour organiser des expéditions lointaines. Et c'est ainsi que Plancius, curieux des pays d'outre-mer, fit publier pour une Bible parue en 1590 quatre cartes et une mappemonde en deux hémisphères entièrement copiée sur celle de Mercator de 1587. Puis cette mappemonde fut rééditée peu après avec un texte français « Brief discours des parties du monde universel et de ses propriétés », avec une seule modification : l'adjonction du mot Majollanica dans l'hémisphère austral. On sait que, poursuivant ce projet de mise à jour, il publiait en 1592 une grande mappemonde en 12 feuilles dont il n'existe qu'un exemplaire connu à Valence et une carte nautique d'Asie obtenue d'un maître expert à Goa mais dont on n'a aucune trace de nos jours. Et tout en organisant les expéditions vers les terres des épices qui auraient utilisé des chemins arctiques au nord de la Nouvelle-Zemble, il engageait aussi un certain capital dans des voyages vers les Indes et était si préoccupé par ces questions qu'il lui arrivait d'en parler dans ses prêches. Nommé en 1602 cartographe de la C^ie^ des Indes Orientales, il le resta jusqu'à sa mort, mais il réclama aussi toute sa vie la fondation d'une C^ie^ des Indes Occidentales. Il conféra avec un envoyé de Henri IV sur les passages libres vers l'Extrême-Orient. Le Béarnais, en effet, pensait dès cette époque à la fondation d'une C^ie^ française des Indes qui aurait éventuellement emprunté la voie du nord-est, et il envisageait même la construction de forts qui auraient gardé l'entrée du détroit arctique. Plancius, en rapport avec des marins et des pilotes d'où il tirait ses cartes et renseignements, le fut également avec Henry Hudson qui lui donna sa carte des régions septentrionales de l'Amérique.

La première grande mappemonde en douze planches que Plancius fit établir en 1592 ne nous est connue que par le seul exemplaire du Collegio du Corpus Christi de Valence et encore est-il en fort pitoyable état. On voit qu'elle avait été montée sur toile et porte encore des traces de dorure, et d'enluminures mais bien des parties en sont illisibles et même effacées. Les travaux du géographe Wilder qui en a publié la reproduction en 1926 ont démontré que cette mappemonde était irréfutablement l'œuvre de Pétrus Plancius. Celle que la Société de Géographie de Hanoi publie aujourd'hui peut être, par l'étude de la comparaison très serrée qu'en fait M. Destombes, attribuée également au pasteur hollandais.

La carte publiée aujourd'hui, postérieure de quelques années à celle du Corpus Christi (1592-1604) est une adaptation très précise de la précédente ainsi qu'on le peut voir dans la juxtaposition qu'en a faite l'auteur de cette édition ; différente dans le décor plus important mais surtout plus précise dans le tracé de certaines régions.

Outre les modifications dues aux acquisitions récentes et notées avec soin sur la mappemonde en projection, la carte de 1604 présente un certain nombre de cartouches occupant le vide des terres antarctiques, celles-ci déjà bien reculées depuis 1592 par les derniers voyages entrepris. Et ces cartouches renferment en plan de nouveaux renseignements sur les points importants aux yeux des chercheurs d'épices fournis par des navires hollandais entre 1595 et 1603. Trois sont consacrés au détroit de Magellan : lieux de compétition bien gardés par les Espagnols nous disent les notices qui accompagnent ces dessins ; détroit de la Sonde étudié par les Hollandais qui réussirent à trafiquer dans les Moluques ; détroit de Manille ; détroit de Nouvelle-Zemble et de Behring qui, dans l'idée des géographes hollandais, auraient pu être si utiles au cas d'une route toujours espérée par le nord.

Ainsi donc toutes ces modifications montrent cette ardente recherche des précisions sur des voies nouvelles ou plus commodes puisque toutes se rapportent aux quatre passages présumés vers les Indes, Bonne-Espérance, Magellan, Nord de l'Amérique et Nouvelle-Zemble, Guyane également suivant les premières idées de Christophe Colomb.

D'ailleurs une des notices de cette mappemonde est précise à ce sujet, dans la feuille X :

« Dans notre description de l'ensemble de la terre nous avons pris soin de décrire l'océan, les mers et tous leurs pays sous leur vrai méridien et parallèle ; dans ce but, nous n'avons épargné ni le travail ni la dépense et avec grand soin et zèle nous avons collationné entre elles ou avec d'autres les cartes nautiques espagnoles et portugaises qui leur servent pour la navigation en Amérique et aux Indes, en particulier, nous avons suivi une carte nautique de tout l'Univers d'origine portugaise (probablement nous dit M. Destombes, celle qu'il nous montre photographiée dans son ouvra-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ge) très exacte et en outre 14 cartes nautiques particulières qui contenaient la représentation des océans et des mers et des terres ; nous les avons toutes comparées et accordées pour donner ici des terres, des océans et des mers, les dimensions et les positions observées par les géographes et les marins expérimentés ; nous avons aussi décrit exactement tous les rivages, caps, golfes, îles, profondeur des ports, petits fonds et baies. Nous avons ajouté à leur place les directions des vents ou ce qu'on appelle en terme nautique les rhumbs, tout cela adapté au parfait usage des navigateurs, mais comme nous n'avons pas pu respecter les vrais longitudes sans étirer considérablement celles qui avoisinent les pôles arctique et antarctique nous avons dressé notre carte du monde en deux hémisphères et y avons ajouté un cartouche spécial de la région du nord de l'Europe afin que la situation exacte de celle-ci apparaisse aux yeux comme sur un plan... »

Mais à l'intérêt scientifique pleinement démontré par la critique serrée de M. Destombes, s'ajoute le grand intérêt artistique de tout le décor, gravures finement faites en taille-douce, illustrations beaucoup plus nombreuses, sources documentaires des plus curieuses.

Les navires européens qui sillonnent les mers, bien qu'ayant perdu leur sens symbolique des flèches de nos modernes « pilot chart » pour indiquer le sens et la fréquence des vents réguliers (Van den Ende ayant pris ses modèles dans différents autres ouvrages les a retournés en les gravant), nous montrent cependant les types exacts utilisés au début du XVII[e] siècle. D'autres sont des embarcations indigènes dans lesquelles on peut retrouver les sampans aux voiles tressées de la mer de Chine, les bateaux à balancier polynésiens, des jonques rappelant les pirogues d'apparat du Siam ou de la cour de Hué utilisées il y a peu d'années encore. L'imagination a certainement quelque peu aidé à leur composition, telle celle dont l'étrave forme un monstre cornu ; les unes sont armées de canons, d'autres portent des guerriers, souvenir des périls que couraient les aventureux navigateurs.

Et plus décoratifs encore que bateaux, monstres divers, roses des vents ou petits personnages, deux grandes compositions meublent l'espace vide des océans ; une allégorie composée de Neptune et de Cérès toute à la gloire des Provinces unies célèbre son empire naissant sur terre et sur mer. Dans l'océan Indien, un groupe de géographes s'assemble autour d'une sphère d'une grande dimension. M. Destombes, à l'aide d'une argumentation très précise, met un nom sur chaque personnage de ce groupe en expliquant les différentes conférences qui eurent lieu en Hollande pour rechercher une méthode de calcul de la longitude en mer et auxquelles fut mêlé Plancius. Nous aurions donc parmi ce groupe un portrait authentique et contemporain du savant pasteur.

Cette publication de la carte de Plancius gravée par Van den Ende présente sur la couverture la reproduction en rouge d'un grand navire de la C[ie] des Indes Orientales hollandaises. Il est emprunté à une grande vue d'Amsterdam exécutée en 1606 par le même graveur Van den Ende. Nous avons donc là l'image d'un des grands navires qui exécutèrent les découvertes dont les résultats figurent sur la carte de Plancius.

Cet ouvrage, outre son intérêt historique, est une réussite de la Société de Géographie de Hanoi avec sa luxueuse présentation en deux couleurs sur papier artisanal de Nguyên-qui-Ky et sur papier vergé ivoire des papeteries Vidalon d'Annonay et avec la typographie et la reproduction des planches particulièrement soignées de l'I.D.E.O., qui a réalisé, malgré les difficultés de l'heure, une œuvre qui ferait honneur aux plus grandes imprimeries d'Europe.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# Lettre de Cochinchine

par COLLINE

ET d'abord, mon ami, n'allez pas croire tout ce qu'on vous raconte. On vous a dit qu'à Saigon il n'y a plus moyen de vivre : « la légume » est trop chère, et absent le rôti pour mettre autour. Le boy est insolent, le cuisinier voleur, la police mal faite, et le percepteur féroce... En bref, ce ne serait plus tenable pour les honnêtes gens. Ils parlent d'émigrer à Thu-duc.

Vous remarquerez d'abord que la situation, si elle est peu enviable pour des braves bougres, n'est pas plus reluisante pour les autres, et qu'ils tiennent tout de même.

On vient de ramasser une compagnie de voleurs de bicyclettes. Si vous croyez qu'ils logeaient dans des villas à confort moderne, vous vous trompez. Ils couchaient depuis plusieurs mois sous les ponts, et pour ne pas crever de faim, ils en étaient réduits au marchand qui vend des soupes chinoises à la course. Il a fallu l'éloquence persuasive de six paires de souliers de six agents de la sûreté pour les faire déménager. Faut croire qu'à Saigon on n'est pas si mal que ça !

Il y a tout juste cinquante ans, on entendait le même refrain :

« Ça ne peut pas continuer ! disaient les journaux : un poulet pas même gras coûte dix sous, le filet de porc est à quinze sous la livre, le plus petit bordeaux rouge, on ne l'a pas à moins de vingt piastres la barrique !... Et de tous côtés on signale des chenapans impunis. On a cambriolé — oui, monsieur — la chambre à coucher du Gouverneur ; à M. Courtinat, on a volé trois parapluies ; à M. Crémazy, le boy a dérobé la canne à pomme d'ivoire... La police a été mise en état d'alerte ; elle se démène. Et savez-vous le résultat ? Elle a flanqué une contravention au dit M. Courtinat pour avoir encombré le trottoir avec ses caisses d'emballage. Et c'est tous les jours pareil. Vraiment, ça ne peut plus continuer ! Saigon n'est plus tenable pour les honnêtes gens ! ».

Ceci fut écrit il y a cinquante ans. Il n'y a pas grand-chose à modifier au tableau, sauf pour le prix du poulet maigre qui n'est plus à dix sous. Vous voyez que les honnêtes gens ont tenu tout de même, puisqu'ils sont encore là pour gémir. Ils ont dû finir par s'habituer.

Leur erreur est de croire à des catastrophes inédites, à des coquineries neuves ; comme si les chenapans allaient se mettre en frais d'imagination pour leur faire plaisir. Mais non, monsieur, il n'y a rien que de très classique dans tous les crimes dénoncés.

On est émerveillé devant l'originalité des amateurs qui dérobent les fils télégraphiques de l'administration des Postes ? Ecoutez ce qui fut, le jour qu'on attendait M. de Lanessan, retour de France.

Sur le coup de midi, la vigie signala le courrier au large du Cap, télégraphia que le bateau serait à Saigon à 5 heures. Et dans tous les services, MM. les fonctionnaires furent invités à se présenter à l'appontement un quart d'heure avant l'arrivée du bateau. Les uns avec leurs discours, les autres avec des fleurs en gerbes et toutes décorations au vent. Les artilleurs coururent à leurs pièces, pour tirer les salves réglementaires.

Or, à 5 heures, le bateau n'était pas là. Il n'y fut pas davantage à 6 heures, ni à 7... A 8, on s'inquiéta. Les fleurs commençaient à faner, les discours à moisir, les orateurs à sécher, car l'heure auguste où les honnêtes gens vont boire était plus que passée. Dans les canons, la poudre se mouillait.

« Télégraphiez au Cap », dit le Maire.

On télégraphie. Mais le Cap ne répond pas : le fil est coupé. Demain il faudra réparer la ligne.

« Mais ce soir ?

— Oh ! ce soir ? Le bateau va arriver d'un moment à l'autre, affirma quelqu'un des Messageries. Il a voulu profiter de la marée. »

La marée monta, et puis elle redescendit. Et minuit passa et les fonctionnaires étaient toujours là. Les plus délurés avaient trouvé un banc. Les autres étaient assis sur les pavés au pied des murs, car ils étaient tenaces dans leur idée de saluer le patron sitôt qu'il serait débarqué...

L'aurore éclaira une curieuse humanité pâle et hâve, en costumes fripés, quelque chose comme un parterre de grands-ducs après une tournée de classe exceptionnelle.

Enfin le courrier tant désiré parut à l'horizon. Debout, les morts ! Le canon foira. On tendit le jarret. On mobilisa les sourires.

Et tout guilleret, M. de Lanessan descendit pour recevoir et donner les compliments prévus par les décrets organiques.

Il s'étonna pourtant de trouver tant de figures allongées, fatiguées... demanda si quelque fièvre en était la cause. On lui dit qu'on était là depuis la veille au soir, et sans boire ni manger.

« Mais j'ai donné l'heure de mon arrivée par télégramme du Cap ! »

Enquête.

Une tribu moï, qui avait besoin de matériaux pour piège à tigres, avait emporté deux kilomètres de fil, entre Long-thanh et Baria.

Vous voyez qu'il n'y a rien de nouveau sous notre soleil, et qu'il est superflu de crier à quelque progrès dans la dépravation, parce qu'un amateur décroche quarante mètres de fil télégraphique pour approvisionner le marchand de bric à brac.

***

Il y a des raisons plus sérieuses de trouver que par certains côtés, ça pourrait aller mieux. C'est du côté d'en haut, qu'on a des inquiétudes.

Comme vous le savez, le ciel est bourré de malfaisances redoutables, sans compter les intempé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ries qui donnent le chaud et le froid, et les macouis qui répandent la maladie sur les volailles.

Alors on creuse des tranchées pour se mettre à l'abri. Avec une tranchée profonde et bien couverte garnie de canapés pour s'étendre, et de provisions de bouche pour se distraire, on peut attendre au frais que soient passés les nuages malsains.

L'expérience a montré pourtant que ces tranchées perfectionnées avec tout à l'égout et boissons réconfortantes avaient de terribles défauts. On y est mangé tout vif par les moustiques. Plus elles sont confortables, plus les moustiques y sont nombreux.

Voici pourtant une bonne nouvelle : le problème du moustique dans les tranchées est à peu près résolu.

C'est un garçon dont le commerce est de répandre les informations (il les reçoit et ne les fabrique pas) qui a trouvé la bonne carburation pour démoustiquer les abris.

Depuis quelques jours, ses clients et amis s'étonnaient de le trouver pensif, tassé sur un escabeau dans la posture angoissée de l'homme de Rodin, mais plus couvert. Il avait, ce front plissé, cet œil sombre de l'homme de bronze et la main nerveusement crispée : le problème du moustique lui torturait les entrailles.

Enfin son front s'est aplani. Il respire, il sourit. Il est délivré. C'est-à-dire qu'il a trouvé. Et c'est simple : il suffisait d'y penser. C'est pourquoi il avait adopté l'attitude du Penseur...

Au temps heureux du Livarot et du Munster il avait observé que les mouches n'approchaient pas volontiers la cloche à fromage. Où les mouches reculaient, les moustiques ne seraient pas plus fiers.

Certes pas plus que vous ni que moi, il n'avait de Livarot. Mais la cloche à fromage lui restait. Vaille que vaille, il l'a transportée dans la tranchée, avec un morceau de savon en dessous pour créer l'illusion.

Eh bien, vous le croirez si vous voulez : les moustiques, au seul aspect de cet appareil redoutable se bousculaient pour gagner plus vite la sortie. En cinq minutes la place était débarrassée, aussi sûre que sous la moustiquaire close.

⁂

Tout le monde n'a pas de cloche à fromage. Alors certains cherchent des cieux plus cléments où les tranchées soient superflues. C'est ainsi que l'on voit surgir des villes en plein bled. Quelque chose comme le retour à la terre, naguère si vainement prêché.

On trouve aujourd'hui que la campagne a bien des attraits : la vie simple, la pêche à la ligne, la brise parfumée, les loyers modérés, les œufs frais du jour et pas de potins.

Quelques histoires tout de même, pas toutes rassurantes.

A Gocong, les pirates ont envahi une chaloupe au repos sur un banc de vase. Mais les pirates ont été kidnappés, ficelés et remis au gendarme.

A Bêntre, une femme a trouvé un cobra dans son lit. C'est le serpent qui en est mort, mais le contraire eut pu se produire.

A Baria, accident de chasse.

L'homme à la carabine suivi de deux rabatteurs éprouve le besoin de s'isoler.

Il passa son arme au rabatteur, et va dans l'endroit écarté où, disait l'autre, d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Le rabatteur tripote la carabine, le coup part, un cri fait écho... Comme le Pinteau du colonel Ronchonnot, le chasseur avait reçu une balle, ailleurs que dans la poitrine. Mais ici il ne sera pas question de médaille militaire pour le blessé.

⁂

Telles sont nos histoires de la province, où l'on s'amuse comme on peut. A Saigon, on fait du théâtre. Ces jours-ci on jouait « Pasteur ». Une histoire qui ne se raconte pas.

Toute la colonie aurait dû aller voir la pièce car tout de même, ici, on doit beaucoup à Pasteur, et à ses travaux. C'est un peu parce que ses élèves ont créé l'Institut de microbiologie que la Cochinchine est sortie de son pétrin.

Il y avait un million d'habitants dans le pays en 1890. A force de les empêcher de mourir de la variole, du choléra, de la rage, de la peste, ou de la fièvre des bois, ils sont aujourd'hui plus de quatre millions. C'est tout de même un résultat pour l'Institut Pasteur.

N'allez pas croire pourtant que l'ouverture de cet établissement fut saluée par d'unanimes cris de joie. Il fut accueilli avec méfiance et trouva des détracteurs farouches.

Le docteur Mougeot prétendit que la variole locale n'avait rien de commun avec celle que Pasteur prétendait guérir... Le vétérinaire Viaud accusa l'Institut d'avoir lâché des chiens enragés dans le pays pour se procurer de clients à soigner.

Il écrivit un long rapport pour démontrer qu'avant l'Institut Pasteur la rage était inconnue en Cochinchine.

Il faut reconnaître qu'il convainquit peu de gens. Viaud avait réputation de tuer plus de bêtes qu'il n'en guérissait. Pour le rendre inoffensif, on l'avait mis à l'abattoir. Son rôle était de faire enfouir les cochons ladres et les viandes malsaines. Il fallut pourtant lui ôter cet emploi.

⁂

Ce fut même une sacrée histoire et qui tint tout Saigon en fièvre pendant tout un trimestre.

On soupçonnait ce vétérinaire municipal de recevoir de petits cadeaux. Beaucoup l'affirmaient. Un jour on annonça qu'on l'avait pris la main dans le sac. Il fut aussitôt mis au repos. La justice instruisit son procès. Les langues se délièrent. Tel boucher faisait une rente au vétérinaire. Un autre lui avait remis cinq cents piastres pour éviter des ennuis, un autre des meubles précieux, un autre...

Mais chez le juge, les gens qui affirmaient avoir payé n'avaient jamais dit ça. Beaucoup avaient seulement entendu dire.

Au bout de toutes ces conversations, il ne reste qu'un fait indéniable, dénoncé par le maire Cuniac, prouvé, et d'ailleurs avoué : Viaud avait reçu gratis un cuissot de cochon d'un charcutier du marché.

C'était vraiment peu pour mobiliser la Cour d'Assises. L'affaire fut renvoyée au tribunal correctionnel. Saigon fut déçu. Mais enfin peu importait le juge pourvu qu'il y eût procès, débat public et condamnation. Ça ferait toujours une matinée agréable.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au jour de l'audience, il y avait foule dans la salle et dans les couloirs. Au prétoire les avocats s'agitaient, le ministère public semblait mal à son aise, le juge déprimé.

On fait l'appel des témoins. Un seul est absent, le maire. Mais il a si peu à dire et pour si peu qu'un quartier de cochon...

On lit l'acte d'accusation, et, tout de suite après, un avocat intervient, observe qu'il s'agit de concussion et réclame la Cour d'assises. On convient qu'il y a droit.

Mais alors. Mais alors ! le procès est fini avant de commencer. Les témoins ne raconteront pas leurs histoires, l'éloquence des autres ne fera pas trembler les voûtes du palais et la fressure dans le ventre des auditeurs.

Dans la salle on fait : « Oh ! », un « oh » désapprobateur et prolongé qui enfonce dans son fauteuil le juge responsable de l'immense déconvenue.

Le pauvre homme fait ce qu'il peut pour disparaître derrière trois codes empilés sur piles de dossiers... on ne voit déjà plus que son bonnet carré.

Soudain il se redresse.

Le tribunal renvoie le prévenu des fins de la plainte. Car il est vraiment dérisoire de traîner un vétérinaire municipal devant les tribunaux pour un méchant morceau de cochon.

Mais... ici un temps d'arrêt.

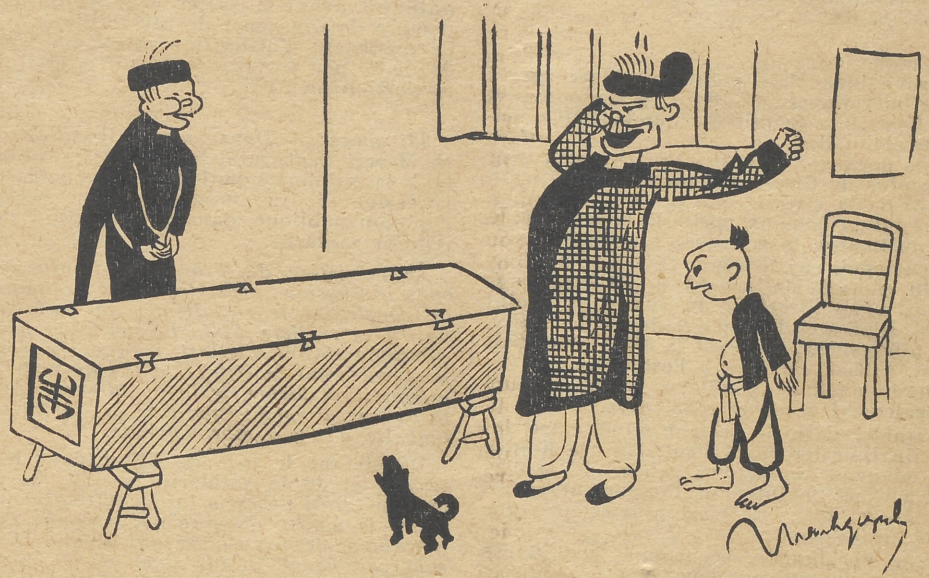
Mais le tribunal condamne le témoin Cuniac, maire de Saigon, à cinquante francs d'amende pour n'avoir pas comparu comme témoin, quoique régulièrement cité.

Le public avait tout prévu sauf cette condamnation du maire. Il se retira satisfait. Car enfin, ce sont là des histoires comme on n'en voit pas tous les jours.

(*Aux écoutes de Radio-Saigon.*)

---

# HUMOUR ANNAMITE



« Les croyances populaires ont enlevé à la mort toute idée d'horreur. Les fils pieux offrent à leur père un beau cercueil qui est mis en réserve sous l'autel des ancêtres, sans éveiller aucune idée lugubre ni chez les membres de la famille ni chez les visiteurs ». (Mœurs et coutumes du Viêt-Nam.)

Ly Toet : « Enfin un cadeau qui fait plaisir ! Je m'en vais l'essayer pour la sieste ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# La semaine dans le monde

## DU 27 MARS AU 3 AVRIL 1944

### Pacifique.

Dans les airs, l'activité de l'aviation alliés s'est manifestée au cours de ces huit derniers jours par une série de raids effectués contre les bases nippones de :

— Rabaul, le 24 mars ;
— Les îles de Jaluit et Wotje, dans l'archipel Marshall, les 24 et 25 mars ;
— Kavieng, en Nouvelle-Irlande, le 25 mars ;
— L'île Ponape, le 27 mars ;
— Truck, dans les Carolines, les 29 et 30 mars.

Sur mer, des unités de la flotte américaine ont bombardé l'île de Palaos, située à l'extrémité occidentale de l'archipel des Carolines.

### Birmanie.

Les combats les plus importants se déroulent actuellement en bordure de la frontière indo-birmane, dans la province d'Assam, où les forces nippones poursuivent leur offensive en direction d'Imphal, base du 4e corps d'armée britannique, et de la route de Manipour.

Deux points d'infiltration, situés à 30 kilomètres à l'est de cette ville ont pu être maintenus en dépit des violentes contre-attaques alliées.

En Birmanie septentrionale, dans le secteur de Myitkina, les forces chinoises ont maintenu une vive activité locale.

### Russie.

L'offensive soviétique s'est poursuivie avec succès dans la partie méridionale du front germano-russe, depuis les confins de la frontière tchécoslovaque jusqu'à l'embouchure du Bug.

C'est dans ces deux secteurs que les troupes russes ont déployé le plus de force avec pour objectif principal le passage de la chaîne centrale des Karpathes, et Odessa, l'un des principaux ports de la mer Noire, situé à 40 kilomètres de la frontière roumaine.

— Partie d'Olviopol, sur le cours inférieur du Bug, l'aile droite du général Malinovsky a déclenché une puissante offensive en direction du sud et a atteint la ville de Bérézovka, à 80 kilomètres de la mer Noire, alors que son aile gauche, longeant la côte, s'emparait d'Alexandrovka, à 35 kilomètres à l'est d'Odessa.

L'ancienne base navale de Nikolaiev, à l'embouchure du Bug, fut également occupée le 28 mars.

— En Bessarabie, dans le secteur situé entre les cours moyens du Dniester et du Prut, l'armée Koniev a étendu son offensive sur la rive gauche de ce dernier fleuve et menace maintenant l'important centre ferroviaire de Jassy, dont elle n'est plus séparée que d'une vingtaine de kilomètres.

— En Pologne Méridionale, les troupes soviétiques du général Zhukov poursuivent leur avance en direction des frontières tchécoslovaque et hongroise et menacent maintenant le col de Delatyn, situé dans la vallée du cours supérieur du Prut et donnant accès aux vastes plaines de Hongrie.

Les villes de Kolomea, Stanislav et Delatyn ont été occupées les 29 et 30 mars.

— Dans les autres parties du front s'étendant jusqu'au golfe de Finlande, la situation est restée sans changement au cours de ces huit derniers jours.

### Italie.

Aucune activité importante des forces terrestres en présence n'a été signalée au cours de cette semaine tant dans le secteur de Cassino que sur la tête de pont d'Anzio où de nouvelles unités alliées sont sur le point d'entrer en action.

## EN FRANCE

*26 mars.* — La poursuite de la guerre exigeant des industries européennes une production toujours croissante, l'emploi d'une main-d'œuvre de plus en plus nombreuse est nécessaire. Ainsi, les Français et les Françaises exerçant des métiers industriels sont l'objet d'une formation professionnelle très poussée, la technique actuelle demandant des ouvriers et des ouvrières qualifiés. Notre pays, jusque la déficitaire, a acquis un effectif important d'ouvriers, c'est un capital qu'il conviendra de ne pas gaspiller.

Comme la production agricole va être développée avec la modernisation des méthodes de travail dans l'agriculture, elle permettra le même résultat sans un appel massif de main-d'œuvre. La main-d'œuvre qualifiée trouvera facilement à s'employer dans l'industrie française qui aura un grand rôle à jouer pour la reconstruction et l'exécution des plans grandioses actuellement à l'étude.

~

*27 mars.* — Au cours d'une récente réunion du Comité national de la France d'outre-mer, un hommage a été rendu aux qualités professionnelles des cheminots français qui ont transporté 58 millions et demi de colis familiaux, 27 millions et demi de colis de prisonniers, 13 millions de colis postaux. Le nombre de tonnes kilométriques transportées par la Société nationale des Chemins de fer français a passé de 24 milliards avant la guerre à 27 milliards en 1942 ; le nombre de voyageurs de 540 millions à 575 millions. Le coefficient d'utilisation de chaque wagon qui était de 65 % par semaine en 1938 a atteint en 1943 la proportion de 92 %.

~

*28 mars.* — Dans une allocution radiodiffusée M. Marcel Deat, ministre secrétaire d'Etat au Travail et à la Solidarité nationale, a exposé le 24 mars, à l'occasion de sa première prise de contact avec l'opinion publique, dans quel esprit il s'efforcerait de remplir sa tâche.

*Le ministère du Travail a désormais pour tâche, sans discussion possible,* a dit notamment M. Déat, *de construire le socialisme, un socialisme national, positif et réaliste. Si la France n'est pas socialiste et communautaire, elle est perdue. Le socialisme n'est pas seulement le but et la fin de cette guerre, il est la condition même de la victoire européenne, et pour la France, il est la condition de l'unité retrouvée sans laquelle il n'y a plus d'avenir.*

Définissant le rôle de l'Etat dans le domaine du travail et de la solidarité sociale, le ministre s'est exprimé ainsi : *C'est à lui en cette grande construction d'être le maître d'œuvre qui ordonne l'ensemble, qui harmonise les efforts et qui, quand il faut trancher souverainement, décide sans laisser porter atteinte à son autorité nécessaire, laquelle est tout le contraire de la tyrannie et la sauvegarde au contraire des vraies libertés.*

Après avoir affirmé sa résolution de poursuivre et d'accélérer la mise en place de la Charte du Travail, M. Marcel Deat a conclu : *Nous allons à n'en pas douter vers les plus formidables péripéties de cette guerre titanesque, nous entrons vraiment en guerre, nous allons beaucoup souffrir. Cela n'aurait presque plus d'importance si nous entrions ensemble dans cette épreuve comme autrefois au coude à coude dans l'enfer de la Somme ou de Verdun. Seule la certitude qu'un ordre nouveau peut et doit être construit devrait suffire à ranimer les énergies et à refaire la foi.*

~

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*30 mars.* — « C'est à tort que les militaires ou les marins, officiers ou soldats, qui sont traduits devant le tribunal militaire d'Alger sont incriminés, car ils n'ont fait qu'obéir aux ordres de leurs chefs », a déclaré le Maréchal de France, Chef de l'Etat, évoquant les procès qui se déroulent actuellement devant ce tribunal, au représentant de l'Office français d'Information.

Le Maréchal Pétain a exprimé sa réprobation à l'égard des méthodes judiciaires du Comité d'Alger.

~

Le Chef du Gouvernement a réuni, le 29 mars, les ministres en Conseil sous sa présidence, à Paris. Le Chef du Gouvernement a fait un exposé des poursuites intentées par le Comité d'Alger contre ceux qui ont obéi aux ordres du Gouvernement et a fait connaître les dispositions qu'il avait prises ou comptait prendre pour assurer leur protection.

# REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

## Communisme et Révolutions Nationales.

*Dans la partie négative de leur action, le Communisme et les Révolutions Nationales poursuivent le même but : la destruction de l'ancienne organisation sociale, économique et politique des nations, telle que l'ont créée le capitalisme libéral et le parlementarisme basé sur le suffrage universel. Avant d'examiner quelle peut être l'organisation du monde de demain nous sommes dans l'obligation absolue de constater un fait certain :* Si nous ignorons ce que sera le monde de demain, nous savons, par contre, que le capitalisme libéral et le parlementarisme basé sur le suffrage universel en seront exclus ; ce qui veut dire que la situation d'avant-guerre dont tant de privilégiés espèrent un prochain retour est définitivement anéantie. *Nous assistons actuellement aux derniers efforts de ces privilégiés pour essayer, pendant les quelques jours qui leur restent, de profiter au maximum de leurs avantages... Le dernier petit verre de rhum et la dernière cigarette !*

*Examinons brièvement comment et pourquoi les Révolutions Nationales ont été et sont à l'heure actuelle le corollaire inévitable du Communisme.*

*Nous avons montré dans un précédent article que le Communisme veut faire de l'Etat l'organisme directeur de la nation dans toutes les branches de l'activité. Tout doit disparaître chez l'individu, même sa personnalité physique, intellectuelle et sentimentale. L'Etat est tout, peut tout, sait tout, possède tout. C'est là que réside le caractère inhumain du Communisme, c'est là son erreur fondamentale qui est à la fois technique et psychologique.*

Erreur technique *en ce sens qu'un chef (ou une assemblée de chefs) quel que soit son degré d'intelligence et de culture, ne peut prétendre à tout connaître. « Chacun son métier », disait le paysan au citadin qui s'évertuait, mais en vain, de faire pommeler les choux de son jardin. Que l'Etat contrôle, coordonne, donne les directives qu'indique l'intérêt général, c'est son rôle. Mais que l'Etat se fasse manufacturier, commerçant, armateur, général, procureur, professeur, etc., Staline s'est bien vite aperçu que c'était impraticable et s'est bien vite décidé à remettre à leur place les techniciens chassés par Lénine.*

Erreur psychologique *en ce sens qu'on ne peut par un simple trait de plume nier et anéantir la vie spirituelle et sentimentale de l'homme.*

*Les dirigeants communistes ont du reste compris leur erreur initiale et se sont efforcés d'y remédier en présentant leur doctrine aux masses sous la forme d'une véritable religion matérialiste, en exaltant leur fanatisme religieux, en créant la mystique de la lutte de classe sur le plan international.*

*Cette religion purement négative et destructive manque du sentiment, de l'idéal moral qui répondent aux besoins conscients ou inconscients du cœur humain. Quoi qu'on fasse et dans l'immense majorité des cas, l'homme garde et gardera toujours l'amour de la patrie sous la forme du village natal, l'amour de la famille où il est né et de celle qu'il a fondée, l'amour de quelque chose d'élevé qui dépasse le cadre de la vie matérielle de chaque jour.*

*La religion matérialiste des communistes, le culte du tracteur, la mystique de la lutte des classes, ne sauraient, tels que la IIIe Internationale les exporte à l'étranger, satisfaire ni les Latins, ni les Anglo-Saxons, ni les Germains, ni les peuples d'Asie.*

*C'est de cette double erreur technique et psychologique que sont nées les Révolutions Nationales en Italie, au Portugal, en Allemagne, en Espagne et finalement en France.*

*La Révolution Nationale française a fait siennes les attaques du Communisme contre la vieille organisation sociale, économique et politique du monde. Elle a toutefois compris que les antiques valeurs spirituelles qui ont fait leurs preuves et qui continuent à diriger le monde, la vie intellectuelle, spirituelle et sentimentale de l'homme, sont des nécessités au même titre que les aliments, la maison, le sommeil. Elle a non seulement conservé les anciennes idées-force mais encore elle en a fait une des bases de l'édifice social de demain.*

*Quel est l'avenir du Communisme dans le monde ? Nul ne peut le prévoir ; s'il finit par triompher c'est qu'il aura reconnu ses erreurs et y aura porté remède.*

*Dans ce cas il ne restera que bien peu de différence entre Communisme et Révolution Nationale.*

ARBUGE.

(LE LEGIONNAIRE DE COCHINCHINE, mars 1944.)

## Prix littéraire Lao 1943.

*Le Comité littéraire lao s'est réuni à Vientiane, le 9 février 1944.*

*Au cours de cette réunion, diverses questions importantes ont été discutées et des décisions ont été prises concernant nos prochaines publications en langue laotienne. Il a été décidé notamment :*

*De publier (en totalité) le roman* Khamsone et Sisamout, *de notre ami Blanchard de La Brosse, dont les extraits ont déjà paru dans le* Lao-Nhay ;

*De lancer aussitôt que possible un roman populaire laotien (roman d'aventures mais d'une bonne tenue). Pour cela il sera organisé un concours de thèmes et de projets ;*

*De publier en totalité, par fascicule, l'œuvre littéraire classique lao* Sine-Xay ;

*De publier un petit almanach, à l'occasion du jour de l'an laotien.*

*Au cours de cette même réunion, le Comité fit connaître le nom du lauréat du concours d'adaptation et de traduction, concours que S. A. le Tiao Maha Oupahat dota d'un prix de 200 piastres (Prix Phetsarath). Ce prix fut attribué à M. Thao Kéne, instituteur à Thadeua, pour l'heureuse adaptation qu'il a faite du roman de George Sand :* La mare au diable.

*Le prix Phetsarath a pour but d'inciter nos jeunes auteurs lao à révéler à leurs compatriotes quelques œuvres de la littérature française. Pour cela une traduction ne suffit pas. La plupart des œuvres littéraires françaises ne peuvent être rendues accessibles au public laotien que par des adaptations intelligentes.*

*C'est un essai de ce genre qu'avait tenté M. Thao Kéne et il a fort bien réussi. Sa* Mare au diable *évoque avec une suffisante précision le cadre aimable dans lequel se déroule le beau roman du George Sand, mais le traducteur ne cesse à aucun instant d'être simple, direct et compréhensible pour un public laotien.*

*Que notre ami Thao Kéne en soit félicité. Et que ceux qui seraient jaloux de ses lauriers, s'essayent*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*à l'imiter. Nous le rappelons ici : le prix Phetsarath est un prix annuel.*

(LE NOUVEAU LAOS.)

## ECHO DU PAGODON

### Abri-tricot.

*Le dernier chic, le dernier cri*
*A Hanoi, notre capitale*
*N'est de jouer au mistigri*
*Ni au bridge à deux décimales,*

*Ni de mahjonguer jusqu'au soir,*
*Ni de maniller à outrance,*
*Ni de beloter sans espoir*
*Avec un partenaire rance,*

*Le dernier chic, le dernier cri,*
*Dès que retentit la sirène,*
*C'est de courir à son abri*
*Le cœur serein, l'âme sereine,*

*Et là, bien calé dans le dos*
*Un sac empli de bonne terre,*
*De continuer son tricot ;*
*Hé ! allez donc, c'est pour le père.*

*Ou pour Zézette, ou pour Toto*
*Ces amours de gosse en rupture*
*De bancs d'école au Tam-dao,*
*L'instruction eu pleine nature !*

*Elles sont là, dix, douze, vingt*
*Riant, gloussant, très à leur aise*
*Et tricotant avec entrain ;*
*C'est vraiment crâne, la Française.*

*S'inclinant devant le destin*
*En se mettant du rouge aux lèvres ;*
*Faisant attention à leur teint,*
*Nulle ne veut avoir l'air mièvre,*

*Elles racontent des échos,*
*Des histoires un peu... anciennes ;*
*Leur abri c'est « l'abri-tricot ! »*
*C'est vraiment crâne l'Hanoïenne.*

*En l'honneur des abris-tricots,*
*De leurs tricoteuses gaillardes*
*Un feu roulant de longs bravos !*
*Et mer... ci pour qui les bombarde.*

Jean LOUP.

(ACTION, 31 mars 1944.)

### Masculinités.

*J'ai eu, ces jours-ci, une grande joie. Il a été décidé de ne distribuer de cigarettes qu'aux hommes. Voilà, prévalant enfin, la sagesse et le bon sens. Cela n'est pas grand-chose, bien sûr, cela ne veut pas dire que demain la femme reprendra sa vraie place : non pas en dessous mais à côté de l'homme et sur un autre plan, cependant c'est, je l'espère, assez pour que commencent à comprendre celles qui proclamaient l'égalité des sexes et dont le leitmotiv imbécile était : « Si vous faites ceci, pourquoi ne le ferions-nous pas aussi ? ».*

*Saluons, messieurs, malgré les restrictions apportées, le rétablissement, par cette mesure, d'une de nos prérogatives. Saluons l'aube annonciatrice d'une ère nouvelle qui, grâce à des encouragements de ce genre, nous verra peut-être secouer l'esclavage dans lequel nos compagnes nous tiennent depuis trop longtemps courbés.*

*Mais encore faut-il nous aider nous-mêmes à sortir de cette sujétion pénible dans laquelle nous étions tombés. L'occasion s'offre justement ces temps-ci d'affirmer notre indépendance et notre détermination d'imposer désormais notre autorité.*

*La crise des lames de rasoir n'est pas moins aiguë que celle des cigarettes. Pour nombre d'entre nous, se raser devient un problème de plus en plus difficile à résoudre. Les uns repassent inlassablement les quelques lames qui leur restent et les usent jusqu'à ne plus les voir apparaître entre les dents du rasoir ; d'autres s'essayent maladroitement au couteau de nos pères ; certains vont tous les matins respirer l'haleine d'un garçon coiffeur qui a déjeuné d'oignons crus. Ne croyez-vous pas que nous pourrions recommencer à laisser pousser le système pileux de notre visage, ce qui aplanirait en partie les difficultés actuelles et nous permettrait un peu de fantaisie.*

*Il ne s'agit pas, bien entendu, de nous transformer tous en hommes des bois. Chacun choisirait de la barbe, de la moustache, ou des deux ce qui lui irait, ce qui le ferait valoir le mieux. Car un visage tout rasé est fade et sans caractère. La barbe ou la moustache marquent ou soulignent la nature de l'individu et achèvent une physionomie qui, glabre, reste bien souvent neutre. Voyez les effets qu'un acteur sait tirer des transformations de figure en ajoutant quelques poils postiches. Considérez les favoris du juge, la moustache en bataille et la barbiche du polémiste ou du bretteur, le collier de l'artiste, la moustache artistement relevée du dilettante.*

*Et ne vous y trompez pas, si nous sommes actuellement tous, ou presque tous, rasés c'est que la femme nous a petit à petit mais opiniâtrement imposé cette mode. Non pas qu'elle tienne vraiment à ce que notre visage soit nu comme un derrière de nouveau-né, mais c'est là le résultat de cette lutte sourde qui nous oppose à elle depuis l'origine des temps. Elle n'a eu de cesse que ces attributs masculins : la barbe et la moustache, soient tombés sous le fer guidé par ses sarcasmes.*

*Certaines cependant, surtout au siècle dernier, savaient apprécier ce que ses attributs avaient de virilement agréable et je trouve sous la plume d'une épouse dans un conte de Guy de Maupassant les lignes suivantes :*

Vraiment un homme sans moustache n'est plus un homme... Figure-toi qu'on t'applique sur la lèvre un parchemin sec ou humide. Voilà la caresse de l'homme rasé. Elle n'en vaut pas la peine assurément... A un tout autre point de vue la moustache est essentielle. Elle détermine la physionomie. Elle vous donne l'air doux, tendre, violent, croque-mitaine, bambocheur, entreprenant !... Et puis ce que j'adore d'abord dans la moustache, c'est qu'elle est française, bien française. Elle nous vient de nos pères les Gaulois, et elle est demeurée le signe de notre caractère national enfin.

*Nous serions heureux, chers lecteurs, de savoir ce que quelques-uns d'entre vous pensent de ces questions d'actualité et c'est avec un bien vif plaisir que nous recevrions également, si elles veulent bien se donner la peine de nous les envoyer, les opinions des charmantes lectrices que le sujet pourra intéresser. Un journal est un confident, prenez votre plume et noircissez une page ou une demi-page à notre intention, nous vous en serons reconnaissants.*

J. CONSTANTIN.

(LE COURRIER D'HAIPHONG, 28 mars 1944.)

### La barbe ou la moustache

A la suite de son article *Masculinités*, une lectrice a envoyé à notre collaborateur J. Constantin la lettre que nous publions ci-dessous.

*Hou !... Monsieur le célibataire endurci, c'est bien à vous qu'il convient de flétrir la tyrannie féminine ; vous dont aucune « tendre sollicitude » (du moins je le pense) n'entrave les fantaisies.*

*Vous levez l'étendard de la révolte,* vous *que personne n'empêche de fumer la cigarette, le cigare, la pipe, voire même de chiquer si l'envie vous en prend, ni de laisser votre visage se recouvrir de tous les poils que la nature voudra bien y laisser pousser.*

*D'abord, Monsieur, vous calomniez les femmes. Jamais il ne me viendrait à l'idée d'imposer à mon mari telle ou telle manière d'accommoder son système pileux ; je considère que cette question le concerne plus qu'elle ne me concerne moi-même. Mon mari se rase, et il se trouve que cela me convient parfaitement : heureux hasard, croyez-le bien. D'ailleurs, comme le*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*disait l'autre jour un ami avec lequel nous discutions de votre article et qui se pique de connaissances littéraires : « Il vaut mieux sur cette terre une figure sans poils qu'un poil sans figure ».*

*Mais supposez un instant que vu la pénurie des lames de rasoir il décide de se laisser pousser la barbe. Quels en seraient les inconvénients ? Tout au plus aurais-je l'impression de tromper mon mari (le rasé) avec un roi mage (le barbu), mais à vrai dire le mal ne serait pas grand puisque, en réalité, ce serait toujours le même homme qui... enfin, tout ce que je désire c'est qu'il soit heureux avec ou sans barbe, avec la cigarette, le cigare ou la pipe. Croyez-moi c'est encore le plus sûr moyen d'avoir la paix chez soi.*

*Je dois vous avouer cependant que toutes les femmes ne sont pas de mon avis ; ainsi hier j'ai parlé de cette question de barbe avec une dame de ma connaissance qui aux premiers mots a levé le bras au ciel en s'écriant que j'étais d'une « inconcevable faiblesse » ; puis elle s'est expliquée :*

*« Vous pensez bien qu'au fond, ça m'est égal si Paul porte la barbe en pointe ou la moustache en brosse ou s'il se rase comme un curé. C'est pour le principe ; pour bien lui faire comprendre que je ne me laisse pas faire, et pour lui rappeler que le mariage est une association où chacun doit « mettre du sien ». »*

*J'avais envie de lui répondre que si « Paul » n'avait pas encore compris, il ne comprendrait jamais car depuis que je connais ce ménage, j'entends à longueur de journée :*

*« Paul, tire donc ta cravate... Range ton livre avant de te mettre à table... tu devrais aller chez le coiffeur... Si tu prends tant de sel tu auras de l'albumine... Bien entendu tu n'as pas encore été chercher l'huile chez Chaffanjon... Ah ! tu en as une façon de tailler les crayons... Qu'est-ce que tu vas faire au jardin... Tu marches comme si tu avais mal au pied droit... Non tu ne mettras pas cette veste, elle est bien trop légère, etc., etc. »*

*Que de fois, j'ai pensé que je voudrais être pendant une journée l'épouse de ce brave Paul pour lui laisser faire absolument tout ce qu'il voudrait ; exactement comme j'ai souvent en la tentation, en voyant un gosse admirer avec convoitise la devanture d'un pâtissier, de le faire entrer et manger pour une fois autant de gâteaux qu'il en aurait envie.*

*Mais je me garderais bien de mettre en pratique des impulsions dont les répercussions pourraient être sérieuses et, pour en finir avec cette histoire de barbe, je reprendrai le début de votre citation : « Vraiment* un homme sans moustache n'est plus un homme... Figure-toi qu'on t'applique sur la lèvre un parchemin sec ou humide... ». *Un parchemin ! Un parchemin ! ! ! Permettez-moi de vous dire Monsieur, que cette dame-là n'y connaît rien, fut-elle comme vous le prétendez, une héroïne de Maupassant.*

Une épouse satisfaite (1).

(LE COURRIER D'HAIPHONG, 31 mars 1944.)

(1) Elles sont rares (N.D.L.R.).

**Tam-Dao.**

*Ils sont tous là, les San, les Mille,*
*Les Albuplast, les Giaour ;*
*C'est la retraite des dix mille*
*Que le Tam-dao de nos jours.*

*Des enfants à perte de vue*
*Montent, descendent, c'est charmant !*
*Et des parents, quelle cohue !*
*Descendent, montent mêmement.*

*Car du soir au matin, que faire*
*Sur ce pic qui a tout du pic ?*
*Brumes, frimas et courants d'air (e)*
*— Pour la rime, ça tombe à pic !*

*On fait le tour de la piscine ;*
*Une fois fini, oh ! c'est clair*
*On le refait, mais on raffine :*
*On le recommence à l'envers.*

*Puis l'on monte jusqu'à Montmartre*
*Et une fois que l'on y est,*
*On redescend, le cœur folâtre,*
*Pour refaire, plaisir varié,*

*Le re-tour de la re-piscine,*
*Et une fois fini ce tour*
*On interpelle sa voisine,*
*Et comme il fait encore jour*

*On lui propose une folie*
*De monter à Montmartre, car*
*Le soir, c'est une féerie*
*— On dirait un pur Fragonard —*

*De voir dans la légère brume,*
*Légère ? ce n'est pas méchant,*
*Le Delta pourpre qui s'allume*
*Aux rayons du soleil couchant.*

*Et il suffit d'un coucher rose*
*De soleil, pour remettre un peu*
*De bonheur dans les cœurs moroses*
*Et de gaîté dans les yeux bleus*

*De ces mamans tristes, lassées,*
*Et très heureuses cependant,*
*Car leurs poupons et leurs poupées*
*Vont chantant, riant, gambadant.*

*Loin de ces villes assassines ;*
*Tandis qu'elles font chaque jour*
*Cent fois le tour de la piscine*
*Et cent fois en refont le tour.*

Jean LOUP.

(ACTION, 3 avril 1944.)

# LA VIE INDOCHINOISE

**Signature d'un accord relatif aux échanges commerciaux entre l'Indochine et le Japon en 1944.**

Le 27 mars a été signé entre le Gouverneur Général de l'Indochine et la Mission japonaise un accord relatif aux échanges commerciaux entre l'Indochine et le Japon en 1944.

Cet accord fixe, en exécution de l'article 15 des accord franco-japonais de Tokyo du 6 mai 1941, la liste des marchandises japonaises à importer en Indochine et des marchandises indochinoises à exporter au Japon pendant l'année en cours.

**Victimes des bombardements.**

Quatre Indochinois ont été blessés le 25 mars par les bombardements et les mitraillages de l'aviation dans le Nord-Annam.

Les bombardements aériens ont fait vingt-deux victimes indochinoises au Tonkin le 27 mars. Trois villageois et une femme sont morts des suites de leurs blessures.

Parmi les dix-huit autres blessés, il y a une femme et trois enfants.

**Les tournées du Résident Supérieur Roques, Administrateur en Chef de Kouang-tcheou-wan.**

Poursuivant ses inspections, le Résident Supérieur, administrateur en chef du territoire de Kouang-tchéou-wan, accompagné de l'ingénieur en chef et du médecin chef de l'Assistance, a visité les 27 et 28 mars

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la troisième circonscription formée des îles de Naotchéou et Tang-Hai. A Tam-sou, chef-lieu de l'île de Naotchoéu, M. Pe-sing-Pao, représentant de la circonscription à la Commission consultative, le chef des commerçants et le kong-koc Hu-yung-Tsune ont exprimé au chef du territoire la vive gratitude des populations pour l'aide efficace apportée aux habitants de l'île qui s'est traduite par la construction d'un marché moderne encore en cours, la construction de logements pour les fonctionnaires chinois, l'ouverture de plusieurs puits, l'installation d'un dispensaire rural, la distribution de 5.000 doses de vaccin, la lutte énergique et efficace entreprise contre le trachome qui désolait les populations de cette île, les distributions de riz et les avances d'argent pour financer les campagnes de pêche. Il ont saisi cette occasion pour renouveler au chef du territoire l'expression de leurs sentiments d'indéfectible attachement à la souveraineté française et à M. le Gouverneur Général, qui, ont-ils déclaré, les font vivre ainsi que leurs familles dans la paix et dans l'aisance.

Le kong-koc a remis au Résident Supérieur 1.000 piastres pour le Secours National, voulant spécialement marquer par ce don que les Chinois de Naotchéou entendaient s'associer de tout cœur à l'aide apportée au grand pays protecteur. A Tongsan, chef-lieu de Tanghai, le kong-koc et les représentants des commerçants ont assuré le Résident Supérieur de toute leur gratitude pour les travaux d'embellissement du centre comprenant un nouveau marché, l'assainissement du quartier ouest de la ville et la réfection du poste du kong-koc. Dans les districts de Nokhan et d'Anky, les kong-koc ont remercié l'Administration française pour la distribution de vivres et l'aide matérielle apportée aux enfants des écoles rurales et les encouragements à l'exploitation des salines. Les délégations de la population de ces mêmes districts ont également tenu à exprimer leur reconnaissance au Gouvernement protecteur et à M. le Gouverneur Général de l'Indochine pour les bienfaits que la souveraineté française ne cesse de leur apporter.

### Prix de littérature annamite 1944.

Hanoi, 1er avril. — Cinquante ouvrages en quôc-ngu participant aux concours littéraires 1944 organisés par l'Association Alexandre-de-Rhodes ont été déposés avant le 1er mars.

Trente-cinq ouvrages sont des œuvres d'imagination ou d'érudition. Quinze sont des traductions ou des adaptations d'auteurs français.

Le nombre des ouvrages déposés est moindre qu'en 1943, mais la qualité semble d'ores et déjà supérieure.

Le jury est composé comme en 1943 de :

S. E. Pham-Quynh, président ; M. Nguyên-van-Tô, assistant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ; M. Vu-dinh-Hoe, directeur de la revue *Thanh-Nghi*, et M. G. Pisier, représentant l'Association Alexandre-de-Rhodes, membres.

Les résultats de ces concours seront annoncés en fin d'année. On rappelle que la date de remise des manuscrits participant au concours de l'an prochain a été fixée au 1er mars 1945.

Les candidats peuvent demander toutes précisions utiles au siège de l'Association, 6, boulevard Pierre-Pasquier, à Hanoi.

Les œuvres éditées en 1943 pourront participer au concours au même titre que les manuscrits inédits.

# Naissances, Mariages, Décès...

## NAISSANCES.

TONKIN

Odile, fille de M. et de Mme **Rumeur** ;

Christiane, fille de M et de Mme **Melius** (23 mars 1944).

COCHINCHINE

Jocelyne, fille de M. et de Mme **Pujol** (16 mars 1944) ;

André, cadet de Mlle **Suzette Hô-van-My** (14 mars 1944) ;

Muriel, Malthide, Marie, fille de M. et de Mme **Boy-Landry** (19 mars 1944) ;

Jean, François, fils de M. et de Mme **Duran** (19 mars 1944) ;

Georges, fils de M. et de Mme **Gimbert** (26 mars 1944) ;

Marcelle, fille de M. et de Mme **Amélor Raymond** (19 mars 1944).

## FIANÇAILLES.

TONKIN

M. René **Altermatt** avec Mlle **Gisèle Durand** ;

M. Emile **d'Assas Romain** avec Mlle **Juliette Saint-Jean.**

COCHINCHINE

M. René **Jude** avec Mlle **Liliane Friquet** ;

M. Robert **Constantien** avec Mlle **Suzanne Calvez** ;

M. Henry **Pragassamy** avec Mlle **Antoinette Savarimouttou.**

## MARIAGES.

TONKIN

M. **Trinh-van-My** avec Mlle **Nguyên-thi-Vinh-Bao** (8 avril 1944) ;

M. **Lê-van-Dang** avec Mlle **Nguyên-thi-Mên** (8 avril 1944) ;

M. **Nguyên-ngoc-Doan** avec Mlle **Phan-thi-My** (2 avril 1944).

COCHINCHINE

M. **Robert Le Golf** avec Mlle **Tran-thi-Thu** (18 mars 1944) ;

M. Ernest **Polycarpe** avec Mlle **Joséphine Anna** ;

M. Jules **Rivera** avec Mlle **Jeanne Le Guen** ;

M. Raymond **Coutellier** avec Mlle **Irène Vally.**

## DÉCÈS.

ANNAM

M. **Nguyên-duc-Phung** (31 mars 1944) ;

TONKIN

M. **Nguyên-dinh-Phung** (31 mars 1944) ;

M. **Hoang-huu-Giao** (31 mars 1944) ;

M. **Paul Wiélé** (26 mars 1944) ;

Mme Vve **Magalon**, née Rességuier (29 janvier 1944) ;

M. le comte Adolphe **Piglowski** (30 mars 1944) ;

M. Adrien **Authiat** (30 mars 1944) ;

M. Joseph **Pham-van-An** (29 mars 1944).

COCHINCHINE

M. Victor **Fontaine** (18 mars 1944) ;

M. **Truong-Xuân** (18 mars 1944) ;

M. Gaston **Morand** ;

Mme **Nguyên-huu-Thuong.**

# LES LIVRES

## REPERTOIRE DES SOCIETES ANONYMES INDOCHINOISES

Ce répertoire, mis au point par les Services Economiques qui l'avaient tout d'abord fait paraître en feuilleton si l'on peut dire, dans leur Bulletin, constitue un document d'autant plus intéressant qu'aucun annuaire n'est paru en Indochine depuis *Indochine-Adresse* de 1937 ou 1938.

Il comprend les notices d'environ 300 sociétés, ayant leur activité principale en Indochine, et une liste alphabétique des administrateurs de celles-ci.

Nous exprimerons cependant une critique : les renseignements donnés portent plus sur l'aspect boursier et administratif des sociétés que sur leur activité réelle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le classement adopté même l'indique : marché officiel, marché en banque, hors cote, etc., et aussi le fait qu'on s'est borné à reproduire les notices, des sociétés assez vagues notamment sur la nature et l'importance de leurs affaires, mais précises en ce qui concerne l'assemblée, la répartition des bénéfices, les cotations et dividendes, etc...

### INDES FRANÇAISES

par E. Marquis.

L'auteur nous retrace, en un élégant petit livre, l'histoire de ces Indes Françaises, dont il ne reste que les cinq territoires de Pondichéry, Karikal, Mahé, Yanaon et Chandernagor, et dont le passé est assez vague dans l'esprit de la plupart d'entre nous.

Cette histoire commence avec François Martin, dont nous parla l'an dernier Mme Labernadie, évoque les noms de Dumas, de Mahé de La Bourdonnais, la grande figure de Dupleix, celle de Lally-Tollendal et la lutte qui se poursuivit jusqu'au traité de Paris de 1763. Traité d'ailleurs violé par la Grande-Bretagne qui, en 1782, reprit par les armes la ville de Pondichéry.

Le traité de 1815 devait consacrer la situation encore existante en 1942. L'auteur nous montre les intrigues commerciales et politiques, et les luttes soutenues contre certains souverains indiens, plus souvent contre nos concurrents britanniques ou hollandais, et la splendeur, puis le déclin de la Compagnie des Indes Orientales.

Cet ouvrage, auquel on ne peut reprocher qu'un aspect un peu scolaire, ne manquera pas d'intéresser ceux pour qui « tout ce qui est national est nôtre ».

# COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **A. M. H. C..., Dalat.** — Voici les dates de mise en service des chiffres-taxe indochinois :

2 cents et 3 cents : 1er août 1943 ;

6 cents, 10 cents, 12 cents, 20 cents et 30 cents : 1er septembre 1943 ;

1 cent et 4 cents : tirage en cours.

~ **J. C..., à Saigon.** — Certes le nouveau papier utilisé par la revue est de moins bonne qualité que d'habitude. Nous ne le savons que trop, cher lecteur, et nous nous en excusons.

Mais qu'y pouvons-nous ? Vraiment, vous êtes désarmant. Ignoreriez-vous, pour être aussi acerbe, qu'il y a en ce moment une certaine guerre mondiale dont l'évolution a amené le blocus de l'Indochine et en particulier la crise du papier ? On le croirait à vous lire.

Il y avait deux solutions devant l'épuisement de notre stock de papier blanc : ou suspendre la revue, ou continuer à paraître sur du papier médiocre (qui, soit dit en passant, coûte aussi cher que l'autre...).

Nous avons choisi la seconde solution et nous sommes persuadés que tous nos lecteurs nous approuvent.

Nous tiendrons jusqu'au bout, même s'il faut imprimer sur du papier culte.

Bien entendu si vous pouvez nous fournir quelques tonnes de papier impression blanc, nous sommes à votre disposition. Et si vous pouvez y joindre quelques menus flacons de bichromate d'ammonium, et quelques blanchets, et quelques pots de couleur, et...

~ **M. R..., à Hué.** — Oui, cher lecteur, nous continuerons, autant que faire se pourra, à publier des dessins sur la couverture. La couverture avec sommaire, sans illustration, était provisoire jusqu'à la mise au point de la formule nouvelle qui est la seule possible, vu la crise des produits chimiques et du zinc pour photogravure.

Car, contrairement à ce que vous pensez, les dessins de Manh-Quynh qui ornent notre couverture sont gravés sur bois et non réduits par photogravure sur zinc.

Cela donne encore plus de poids à vos félicitations ; il est, en effet, très difficile de graver sur bois des dessins aussi fins que ceux de Manh-Quynh. Celui-ci, s'adaptant aux circonstances, a su rénover la technique de la gravure sur bois et a ouvert un atelier dans ce but, qui obtient des résultats intéressants.

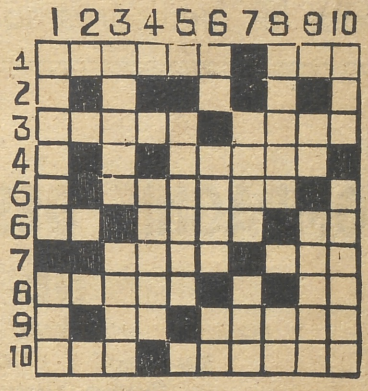
Nous éditerons prochainement, sur papier artisanal de luxe, un album de ses croquis tonkinois, gravés sur bois et tirés par ses soins.

~ **N. V. V..., à Thai-binh.** — Veuillez vous reporter au communiqué ci-dessus (cf. « Vie Indochinoise ») relatif aux prix de littérature annamite 1944-1945.

## Mots croisés no 153

*Horizontalement.*

1. — Jeu en plein air — Ancienne mesure.
3. — Nous amusâmes — Amer.
4. — Compagnes.
5. — Vertes réprimandes.
6. — Sert aux hypothèses — Divisions du calendrier — Accompagne une affirmation.
7. — Délicats — Dommage.
8. — Faibles — Moitié.
9. — Symbole chimique d'un corps simple, qui fond à une très haute température — Jeu.
10. — Chef — Fleuve.




*Verticalement.*

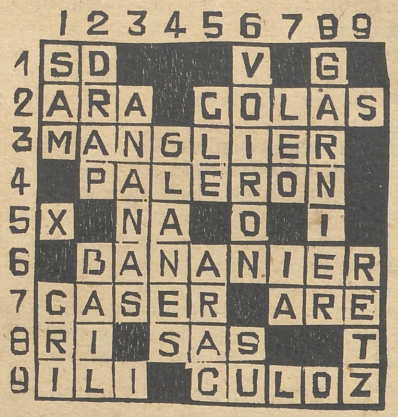
1. — Célèbre écrivain et homme politique français — Conseiller d'un duc célèbre, puis de l'adversaire royal de ce duc.
3. — Retours de sons — Multitude.
4. — Favorables.
5. — Connaissons.
6. — Terme musical — Appointements — D'une locution italienne employée par les musiciens.
7. — Buts — Damnation.
8. — Petites vannes — Note.
9. — Dans tous les corps humains — Se trouvent sous le chemin du laitier.
10. — Fleuve français — Purifie.

*Recherchons nos 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 132 d'*Indochine.

*Faire offre à la Revue.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

**Solution des mots croisés n° 152**




La *Table des matières* de l'année 1943, classée par auteurs et par matière, vient de paraître.

Elle est en vente chez nos dépositaires au prix de 1 piastre.

La *Table des matières* de 1940 à 1942 inclus, déjà parue, est en vente chez nos dépositaires de Hanoi, Hué, Saigon et Phnompenh.

AU CINÉMA

MAJESTIC

SAIGON

HANOI

Les meilleurs films

dans les meilleures salles

Lanagra

*Azur comme le ciel et la mer.*

les nouvelles teintes :

**BISTRE, ÉBÈNE, BLOND, AZUR,**

*le Fard qui met en relief tout l'éclat de vos yeux.*

SANTÉ — BEAUTÉ — CHARME

# COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

**Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat**

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

*de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique*

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

*de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...*

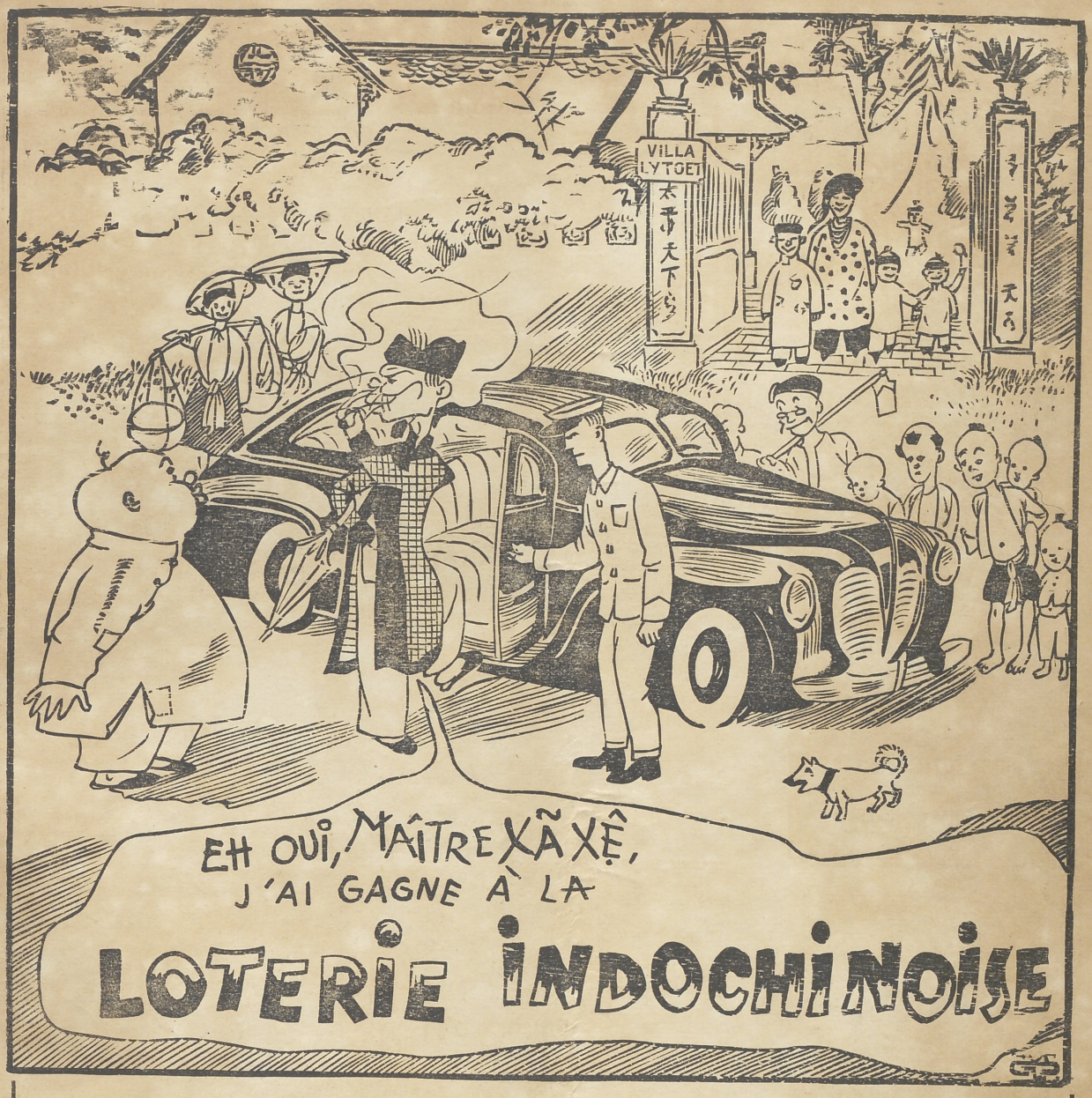
***Registre de Commerce Saigon N° 278***

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques




# SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

*Siège Social :* 62 bis, *Avenue d'Iéna, PARIS*

*Inspection :* 69, *Bd Francis-Garnier, HANOI*

***TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :***

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

***Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :***

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

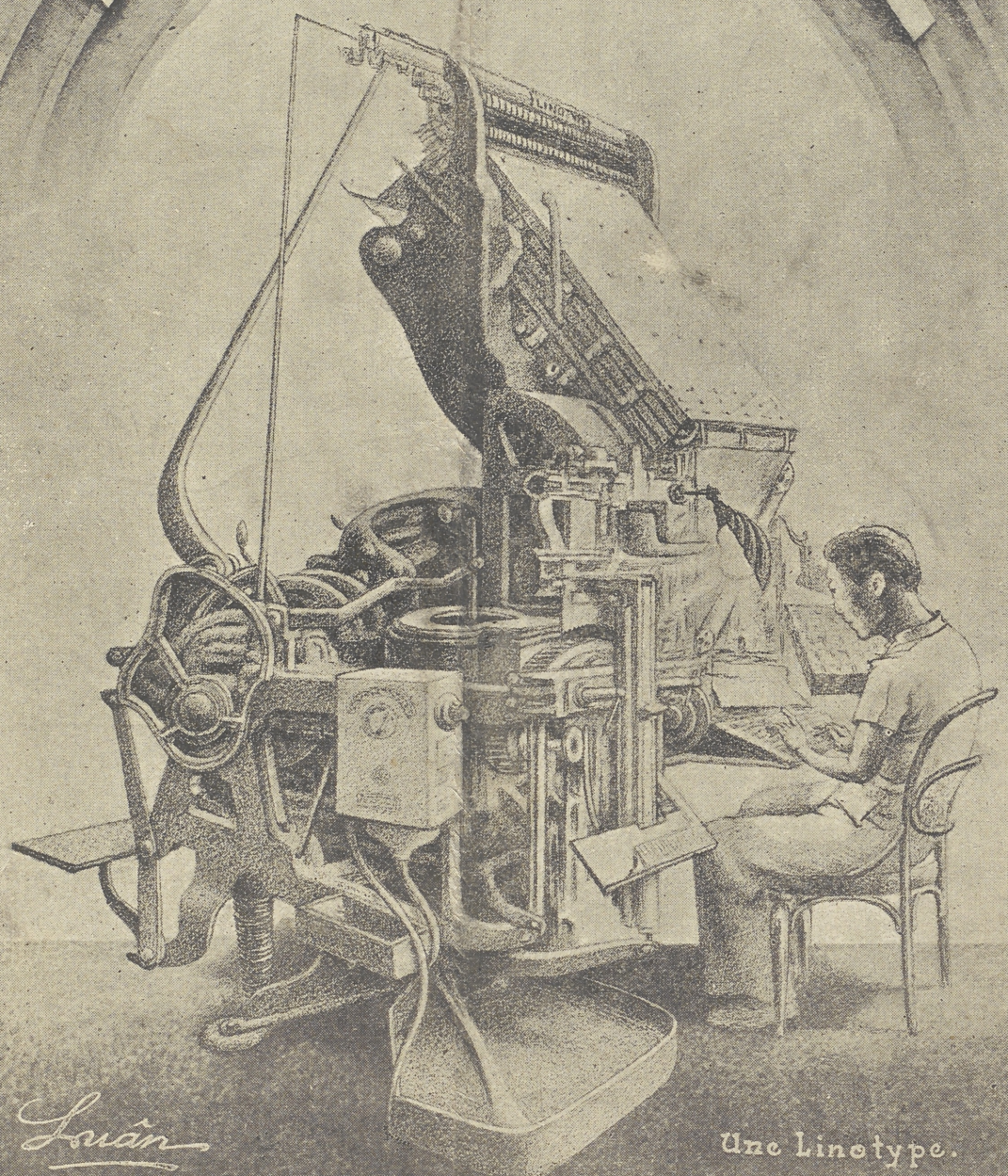
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PHOTOGRAVURE
OFFSET.

TYPOGRAPHIE
RELIURE

# TAUPIN & Cie

8-10-12, RUE DUVILLIER - HANOI. TÉL. 147-148



Une Linotype.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques